

Economie et finance

# ÉQUILIBRER LA MONDIALISATION



Commerce, investissement  
et développement



## SPONSORS



**CALYON**



**Eurobank EFG**



**HELLENIC  
PETROLEUM**



**KPMG**



**iMADRID!**



**MSD**



**opap**  
Greek Organization of Football Prognostics S.A.



**OTE**  
GROUP OF COMPANIES



**SUEZ**



**TOBB-BIS**  
INDUSTRIAL PARKS MANAGEMENT COMPANY

Le Forum de l'OCDE offre d'excellentes formules de partenariat.

Pour plus d'information, veuillez contacter :

Guendoline Brucker, Responsable Partenariat du Forum, e-mail : [guendoline.brucker@oecd.org](mailto:guendoline.brucker@oecd.org)

Tél. : +33 (0)1 45 24 81 19



# Table des matières

<b>Intervenants au Forum 2006</b>	2	<b>Éducation financière</b>	47
22 MAI 2006		Cultiver son jardin	
<b>Session d'ouverture : Équilibrer la mondialisation</b>	4	<b>Ajustement structurel et cohésion sociale</b>	49
		Équilibre précaire	
<b>Revitaliser la croissance européenne</b>	23	<b>Création d'emplois au XXI<sup>e</sup> siècle</b>	51
Miser sur les gagnants		Un travail de fond	
<b>Technologie de l'information</b>	25		
La prochaine étape		23 MAI 2006	
<b>Villes et mondialisation</b>	27	<b>Accès à l'éducation</b>	55
Esprit urbain		Question de qualité	
<b>ALLOCUTIONS THÉMATIQUES</b>		<b>Innovation et croissance économique</b>	57
<b>Équilibrer la mondialisation</b>	30	Des idées fructueuses	
Kostas Karamanlis, Premier ministre, Grèce		<b>Marchés financiers et croissance</b>	59
<b>Les réformes structurelles en Europe</b>	33	Encadrer les capitaux	
Jean-Claude Trichet, Président, Banque centrale européenne		<b>Chine : la gouvernance au service du développement</b>	61
<b>La libéralisation des marchés financiers</b>	37	Une ère nouvelle	
Stanley Fischer, Gouverneur, Banque d'Israël		<b>Sagesse et gouvernance</b>	63
<b>Réaliser les promesses des pays d'Europe du Sud-Est</b>	41	La sagesse est-elle rentable ?	
L'espoir se lève à l'est		<b>Programme de Doha pour le développement</b>	64
<b>Énergie et économie</b>	43	Redoubler d'efforts	
Un sujet brûlant		<b>Intégration régionale et développement au Moyen-Orient</b>	67
<b>Investissement pour le développement</b>	45	Faciliter les réformes	
Une recette prometteuse			

© OCDE 2006

Tel. : +33 (0) 1 45 24 82 00  
 Fax : +33 (0) 1 44 30 63 46  
[sales@oecd.org](mailto:sales@oecd.org)

Publié en français et en anglais par  
 L'Organisation de coopération  
 et de développement économiques

Les éditions de l'OCDE  
 2 rue André Pascal  
 75775 Paris cedex 16, France  
[www.oecd.org](http://www.oecd.org)

DIRECTEUR DU FORUM DE L'OCDE  
 John West

RÉDACTEURS EN CHEF

Rory Clarke, Sue Kendall,

Ricardo Tejada, John West

ASSISTANTES ÉDITORIALES

Christine Clément, Théodora Kotsira,

Maggie Simmons,

CONTRIBUTEURS

Peter Gaskell, Brian McGarry,

Michael Rowe,

Michael Sykes, Sandra Wilson

MISE EN PAGE

Vif Argent

COORDINATRICE DE LA PRODUCTION

Christine Clément

RÉDACTRICE PHOTO

Silvia Thompson

ASSISTANT PHOTO

David Sterboul

PHOTOGRAPHES

Hervé Bacquer

Bertrand Huet

Andrew Wheeler

VERSION INTERNET

Maggie Simmons

LOGO ET CONCEPTION GRAPHIQUE

Éditions OCDE

IMPRESSION

Éditions OCDE

Les demandes de reproduction  
 ou de traduction totales ou partielles  
 des articles doivent être adressées aux :  
 Éditions OCDE  
 2 rue André Pascal  
 75775 Paris Cedex 16, France

Les articles reproduits ou traduits  
 doivent être accompagnés de la mention  
 « Reproduit (ou traduit) du magazine  
*Coup de projecteur sur le Forum 2006*  
*de l'OCDE* »,

avec la date de publication.

Les articles signés ne peuvent être  
 reproduits (ou traduits)  
 qu'avec leur signature.

Deux exemplaires doivent être adressés aux  
 rédacteurs en chef.

**Les articles signés expriment  
 les opinions des auteurs  
 et ne reflètent pas nécessairement  
 l'opinion de l'OCDE**

Toute correspondance doit être adressée au  
 Directeur du Forum de l'OCDE.

La rédaction n'est pas  
 tenue de rendre des manuscrits  
 non sollicités.

- **Iordanis Aivazis**, Directeur financier, Société grecque de télécommunications
- **Liz Alderman**, Rédactrice en chef économie et finance, *International Herald Tribune*
- **George Alogoskoufis**, Ministre de l'Économie et des Finances, Grèce
- **Ingrid Antonijevic**, Ministre de l'Économie, du Développement et de la Reconstruction, Chili
- **John Bangs**, Secrétaire adjoint, Éducation et égalité des chances, Syndicat national des enseignants, Royaume-Uni
- **Philippe Bénédic**, Directeur général résident, Banque asiatique de développement
- **Jagdish Bhagwati**, Professeur d'économie, Université de Columbia, États-Unis
- **Luca de Biase**, Rédacteur, Technologie de l'information et Science, *Il Sole 24 Ore*, Italie
- **Lorenzo Bini Smaghi**, Membre du Directoire, Banque centrale européenne
- **Christian de Boisredon**, Fondateur, Reporters d'Espoirs, France
- **Dominique de Boisseson**, PDG, China Investment Co. Ltd., Alcatel
- **Jocelyne Bourgon**, Ambassadeur, Délégation du Canada auprès de l'OCDE
- **Chris W. Brooks**, Directeur des relations extérieures et de la communication, OCDE
- **Ying Chen**, Directrice générale adjointe, Confédération des entreprises chinoises
- **Efthymios N. Christodoulou**, Président, Hellenic Petroleum, Grèce
- **Gheorghe Copos**, Vice-Premier ministre, Roumanie
- **Jean-Philippe Cotis**, Économiste en chef, OCDE
- **Françoise Crouigneau**, Rédactrice en chef international, *Les Échos*, France
- **Dimitrios Daskalopoulos**, Président, Fédération des industries grecques
- **Patrick De Smedt**, Chairman, Microsoft Europe, Moyen-Orient et Afrique
- **Padma Desai**, Directrice, Centre des économies en transition, Université de Columbia, États-Unis
- **Ali Dogramaci**, Recteur, Université de Bilkent, Turquie
- **Dara Duguay**, Directrice, Programme de l'éducation financière, Citigroup, États-Unis
- **David Eades**, Présentateur, BBC World
- **Luis Eduardo Escobar**, Conseiller principal, Ministère des Finances, Chili
- **Gonzalo Fanjul Suárez**, Directeur des recherches, Intermón Oxfam, Espagne
- **David Feickert**, Consultant en relations industrielles, ergonomie et énergie, Royaume-Uni
- **Stanley Fischer**, Gouverneur, Banque d'Israël
- **Lionel Fontagné**, Directeur, Centre d'études prospectives et d'informations internationales, France
- **Rainer Geiger**, Directeur adjoint des affaires financières et des entreprises, OCDE
- **Karien van Gennip**, Ministre du Commerce extérieur, Pays-Bas
- **Gerlando Genuardi**, Vice-Président, Banque européenne d'investissement
- **Kenneth V. Georgetti**, Président, Congrès du travail du Canada
- **Phil Goff**, Ministre du Commerce, Nouvelle-Zélande
- **Angel Gurría**, Secrétaire général désigné, OCDE
- **Georges Haddad**, Directeur, Division de l'enseignement supérieur, UNESCO
- **Duck-soo Han**, Vice-Premier ministre, Ministre des Finances et de l'Économie, Corée
- **Michael Harcourt**, Président, Comité consultatif externe du Premier ministre sur les villes et les collectivités, Canada
- **John P. Hearn**, Vice-Président, Université de Sydney, Australie
- **Jennifer A. Hillman**, Commissaire, Commission du commerce international des États-Unis
- **Margaret Hollinger**, Chef du bureau de Paris, *Financial Times*

- **Bernard Hugonnier**, Directeur adjoint de l'éducation, OCDE
- **Vernon Johnson**, Vice-Président général, Développement de l'éducation, Whitney International University System, États-Unis
- **Donald J. Johnston**, Secrétaire général, OCDE
- **Kostas Karamanlis**, Premier ministre, Grèce
- **Inge Kaul**, Conseillère spéciale, Bureau d'études pour le développement, PNUD
- **Dina Kawar**, Ambassadrice, Ambassade du Royaume de Jordanie en France
- **Fukunari Kimura**, Professeur, Faculté de sciences économiques, Université de Keio, Japon
- **Mukhisa Kituyi**, Ministre du Commerce et de l'Industrie, Kenya
- **David Knapp**, Rédacteur principal, Energy Intelligence Group, États-Unis
- **William G. Knight**, Commissaire, Agence de la consommation en matière financière du Canada
- **Chen-en Ko**, Président, Institut Chung-Hua pour la recherche économique, Taipei chinois
- **Bassma Kodmani**, Directrice, Arab Reform Initiative
- **Anne O. Krueger**, Première directrice générale adjointe, FMI
- **Ulysses Kyriacopoulos**, Ancien Président, Fédération des industries grecques
- **Huguette Labelle**, Présidente, Transparence-International
- **Pascal Lamy**, Directeur général, OMC
- **Paula Lehtomäki**, Ministre du Commerce extérieur et du Développement, Finlande
- **Ana Isabel Leiva Diez**, Secrétaire d'État à la coopération territoriale, Ministère de la Fonction publique, Espagne
- **Sheri Xiaoyi Liao**, Présidente, Village mondial de Pékin, Chine
- **Johannes F. Linn**, Directeur exécutif, Initiative Wolfensohn, Institut Brookings, États-Unis
- **Marc Litzler**, Directeur général délégué, Calyon
- **Giorgio Magistrelli**, Secrétaire général, Chambre européenne de commerce en Chine
- **Philippe Manière**, Directeur général, Institut Montaigne, France
- **John P. Martin**, Directeur de l'emploi, du travail et des affaires sociales, OCDE
- **Francis Mathieu**, Président, Club e-reflexion, France
- **Elliot E. Maxwell**, Président, eMaxwell and Associates, États-Unis
- **Hamish McRae**, Rédacteur adjoint, *The Independent*, Royaume-Uni
- **Arnoud de Meyer**, Doyen adjoint, INSEAD, France
- **John Monks**, Secrétaire général, Confédération européenne des syndicats
- **Michael Mozur**, Coordinateur spécial adjoint, Pacte de stabilité pour l'Europe du Sud-Est
- **Nicholas Nanopoulos**, PDG, Eurobank EFG, Grèce
- **Basile J. Neiadis**, PDG, OPAP SA, Grèce
- **Thomas C. Nelson**, Directeur de gestion, AARP, États-Unis
- **Marc Odendall**, Cofondateur, Saint-Honoré Micro-Finance, France
- **Didier Pourquery**, Directeur des rédactions, *Metro*, France
- **Samuel Rouvillois**, Philosophe, Club e-reflexion, France
- **Alberto Ruiz-Gallardón**, Maire, Ville de Madrid, Espagne
- **Yazid Sabeg**, Président du Conseil d'administration, CS Communication & Systèmes, France
- **Güven Sak**, Directeur, Institut de recherche sur les politiques économiques, Turquie
- **José de Sales Marques**, Président, Institut des études européennes, Macao
- **Yasuhisa Shiozaki**, Vice-ministre des Affaires étrangères, Japon
- **Yves-Thibault de Silguy**, Délégué général en charge des relations internationales et institutionnelles, SUEZ
- **Alison Smale**, Directrice adjointe de la rédaction, *International Herald Tribune*
- **Néstor Stancanelli**, Secrétaire adjoint, Négociations économiques internationales, Argentine
- **John J. Sweeney**, Président, Fédération américaine du travail-Congrès des organisations industrielles
- **Rachid Talbi El Alami**, Ministre délégué auprès du Premier ministre, Maroc
- **John Thornhill**, Rédacteur, Édition européenne, *Financial Times*
- **El Sayed Torky**, Conseiller en relations internationales, Ministère de l'investissement, Égypte
- **Jean-Claude Trichet**, Président, Banque centrale européenne
- **Mark Vaile**, Vice-Premier ministre, Ministre du commerce, Australie
- **Jean-Marc Vittori**, Éditorialiste, *Les Echos*, France
- **Vivienne Walt**, Correspondante, *Time*, États-Unis
- **Michael P. Wareing**, PDG, KPMG International
- **Grey Fairfield Warner**, Vice-Président, Amérique Latine, Merck & Co. Inc.
- **Lord Alan Watson of Richmond**, Président Europe, Burson-Marsteller
- **Wusheng Zhang**, Président, Académie des sciences de l'éducation de Tianjin, Chine

# Session d'ouverture : Équilibrer la mondialisation

- **MODÉRATEUR : DAVID EADES,**  
PRÉSENTATEUR, BBC WORLD
- **GEORGE ALOGOSKOUFIS,** MINISTRE  
DE L'ÉCONOMIE ET DES FINANCES,  
GRÈCE
- **DUCK-SOO HAN,** VICE-PREMIER  
MINISTRE, MINISTRE DES FINANCES  
ET DE L'ÉCONOMIE, CORÉE
- **JOCELYNE BOURGON,**  
AMBASSADEUR, DÉLÉGATION  
DU CANADA AUPRÈS DE L'OCDE
- **DONALD J. JOHNSTON,**  
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, OCDE



Équilibrer la mondialisation. Peut-on trouver sujet plus vaste, complexe et protéiforme que celui-ci ? Telle est la question que pose **David Eades** dans ses remarques liminaires. Et si la question est difficile, les réponses aux défis posés par la mondialisation ne le sont pas moins. Sur le ton de la plaisanterie, il dit espérer trouver des solutions dans *Le guide du voyageur galactique*, célèbre roman de Douglas Adams, où la réponse sibylline à *La vie, l'univers et le reste* est le numéro 42. En dépit de sa complexité et de son étendue, la mondialisation reste pour David Eades une force essentiellement positive. Il déplore les connotations négatives qui y sont aujourd'hui associées, et estime qu'il est de la responsabilité de chacun de mettre aussi en avant ses avantages.

**George Alogoskoufis** prononce une allocution d'ouverture, dont une version raccourcie est présentée ci-après.

D'aucuns perçoivent l'intégration économique mondiale comme une menace, en particulier au plan social sur des questions sensibles comme la sécurité de l'emploi et le chômage. Pour eux, l'intégration dans l'économie mondiale

de marchés émergents où les salaires sont bas exercera une pression grandissante sur les pays de l'OCDE, lesquels, à leur tour, seront contraints de procéder à un ajustement structurel douloureux. Dès lors que les économies émergentes s'adjugent une part plus importante des marchés mondiaux de biens et services, c'est essentiellement sur les secteurs à forte intensité de main-d'œuvre que s'exerce la concurrence. L'une des conséquences en est la délocalisation de l'emploi vers les économies de marché émergentes.

D'autres voient dans l'intégration économique mondiale l'occasion d'instaurer un monde plus prospère. Selon eux, les effets bénéfiques de la mondialisation l'emportent de loin sur ses dangers. Les entreprises parviennent à préserver leur compétitivité en améliorant leur productivité et en étendant leurs activités. Quant aux consommateurs, ils bénéficient des produits bon marché à forte intensité de main-d'œuvre venant des économies émergentes. Globalement, la mondialisation n'induit pas nécessairement une baisse des salaires réels dans les pays de l'OCDE. Elle peut même contribuer au maintien, voire au relèvement, du pouvoir

d'achat des populations de ces pays. Tel est l'argument.

Dans les deux cas, toutefois, l'intégration économique mondiale est un défi. Un défi qui, si les réponses apportées sont soigneusement pesées, peut offrir aux citoyens du monde d'aujourd'hui plus de richesse, plus de perspectives et un avenir plus prometteur. De fait, l'équilibre de la mondialisation est une condition *sine qua non* d'un avenir meilleur pour tous. Nous sommes tous les témoins des grands déséquilibres actuels – qui touchent notamment les finances publiques, la balance courante ou encore les marchés du travail. Certains ne seront pas tolérables à terme et doivent trouver au plus tôt une solution efficace. Les lourds déficits des comptes extérieurs de certains pays, conjugués aux excédents de leurs partenaires commerciaux et des pays producteurs de pétrole, constituent autant de graves menaces pour la stabilité économique mondiale. Il est donc impératif d'y remédier.

En conséquence, il est essentiel de mettre en œuvre des politiques qui visent à accroître le potentiel de croissance

de nos économies et de lutter contre le chômage et l'exclusion sociale, le tout dans l'optique d'un développement durable. Il est vital, dans une perspective à long terme, de mettre l'accent sur une discipline budgétaire durable, l'instauration d'un climat des affaires favorable, la promotion de la recherche-développement et de l'innovation, la modernisation des marchés du travail et la cohésion sociale.

Nous vivons, pour la plupart d'entre nous, dans des économies du savoir. Les connaissances que recèlent les actifs intellectuels sont devenues essentielles à la performance économique et à la croissance des entreprises et des pays. Il nous faut veiller à ce que leurs avantages soient dûment répartis dans l'économie mondiale, tout en préservant un équilibre entre contraintes légales et diffusion du savoir.

Un autre thème qui nous concerne tous est la montée des prix du pétrole, qui rend plus urgente encore la nécessité d'une réflexion sur la sécurité des approvisionnements énergétiques et la viabilité environnementale, afin de trouver une solution au problème.

En ce qui concerne le commerce et le Programme de Doha pour le développement, nous devons faire en sorte que les négociations aboutissent d'ici la fin de l'année. Il est possible de parvenir à une conclusion équilibrée et viable, propre à assurer la prospérité de l'économie mondiale, mais surtout des pays les moins avancés. Les marchés financiers sont aujourd'hui un facteur déterminant de la performance économique mondiale. La fonction qu'ils remplissent diffère considérablement d'un pays à l'autre selon sa taille, sa structure et les cadres en place en termes de concurrence et de réglementation. Il nous faut donc nous appliquer à renforcer la concurrence et à supprimer les obstacles existants tout en garantissant la protection des investisseurs.

Ce sont autant de questions lourdes d'enjeux pour l'avenir de l'économie mondiale. Nous ne devons pas dévier de notre objectif, qui est d'aider l'opinion publique à bien appréhender et à accepter les réformes qui s'imposent. Il faut pour cela du courage politique et de la détermination, ainsi qu'une coordination internationale des politiques. L'heure



George Alogoskoufis

n'est pas à la complaisance. Nous devons agir sans discontinuer pour faire de notre monde un espace de prospérité pour tous ses habitants.

Sur cette toile de fond, l'OCDE a un rôle important à jouer. Nos efforts pour s'attaquer aux problèmes et y apporter des solutions viables en ralliant l'adhésion du plus grand nombre donneront des résultats encore meilleurs si nous mettons à profit l'expertise d'institutions réputées comme l'OCDE. Ce qui signifierait que l'Organisation doive à la fois élargir son champ d'action et renforcer ses relations de travail avec les autres pays au cours des prochaines années.

Je suis persuadé que la synthèse des échanges de vues et des débats d'idées auxquels donnera lieu le Forum de cette année, nous aidera, au bout du compte, à atteindre notre objectif.



Donald J. Johnston et Angel Gurría

S'en suivent quelques extraits de l'allocation d'ouverture de **Duck-soo Han**.

Nul d'entre nous n'ignore que nous traversons actuellement une période de croissance fulgurante des échanges. Tout comme les particuliers ont tout à gagner de commercer les uns avec les autres, le commerce international de biens et services est source de gains d'efficacité pour les pays qui y participent. Mais le processus d'intégration mondiale et d'amélioration de l'efficacité ne s'arrête pas là. Ce ne sont pas seulement les produits, mais aussi les facteurs de production qui se déplacent au-delà des frontières nationales. Les capitaux, plus que jamais, circulent librement d'un pays à l'autre en quête de la rentabilité maximale. Les travailleurs eux-mêmes sont prêts à s'installer dans un pays parce qu'ils y trouveront une meilleure reconnaissance de leurs talents. Ce sont là des tendances qui semblent irréversibles, indépendamment des aspirations propres à chaque nation.

Nous savons tous que la participation active de la Chine à la mondialisation lui a permis de connaître une croissance impressionnante depuis les années 80, tout comme pour l'Inde, même si le phénomène est plus récent. Cela veut tout simplement dire que plus de 40 % de la population mondiale est ainsi sauvée de la pauvreté. Grâce à l'investissement direct étranger (IDE), l'Irlande, qui n'était qu'un petit pays oublié d'Europe, s'est transformée en un pays riche et avancé.

Le rapide développement du Vietnam grâce à la libéralisation économique et à l'IDE



Jocelyne Bourgon et David Eades

mérite également qu'on s'y arrête. On peut se poser la question : « La mondialisation est-elle un gage de prospérité partout dans le monde ? » Je pense que oui, l'ampleur du phénomène étant fonction de la capacité d'adaptation interne du pays. Qui plus est, je n'ai encore jamais vu de réussite économique sans libéralisation du marché. Une étude dont j'ai eu récemment connaissance concluait que le taux moyen de croissance des économies ouvertes était cinq fois supérieur à celui des économies fermées.

Même si l'expérience est là pour montrer que la mondialisation apporte la prospérité économique et ouvre des perspectives, nombreux sont ceux qui y résistent encore, ou la considèrent comme une menace. La mondialisation apporte la prospérité principalement parce que les gains d'efficacité qu'elle induit résultent d'une intensification de la concurrence entre pays, entreprises et travailleurs. Or, cette intensification de la concurrence accentue les disparités entre nations et entre individus, disparités qui, dans ce sens, sont probablement la conséquence inévitable d'une efficacité accrue.

Cela étant, si nous ne parvenons pas à contenir ces disparités dans des limites acceptables, un certain nombre de pays continueront de s'opposer au processus de mondialisation, en faisant valoir qu'elle met en péril la noble cause du « bien-être de l'humanité ». Et les nations qui choisissent de maintenir leur économie fermée

se priveront de moyens d'affranchir leurs citoyens de la pauvreté, en rendant à terme plus difficile toute avancée en faveur de l'intégration sociale.

Malgré tout, je suis certain que les avantages de la mondialisation l'emportent sur les coûts qui peuvent y être associés. En tant que représentant de la Corée, je crois pouvoir affirmer qu'aucun Coréen ne souhaiterait revenir aux conditions de vie qui prévalaient dans le pays dans les années 60. Dans ces conditions, le choix est simple. Nous avons plus intérêt à participer à la mondialisation qu'à tenter d'y résister.

Dans le même temps, nous devons faire notre possible pour minimiser le coût de la mondialisation tout en optimisant les bienfaits. Il faut par exemple rendre plus flexibles les marchés du travail pour pouvoir recueillir les fruits de la mondialisation. C'est une démarche qui doit s'accompagner d'efforts afin de favoriser l'employabilité des travailleurs et de limiter le nombre des victimes de l'ajustement structurel. Les filets de sécurité sociale doivent aussi être renforcés de façon à protéger les exclus et à améliorer la cohésion sociale.

En ce qui concerne les marchés de capitaux, les transactions internationales doivent être libéralisées pour favoriser la mondialisation. Là encore, il faut avoir mis en place des règles prudentielles et une surveillance adaptée pour éviter tout risque d'accroître l'instabilité économique. La crise asiatique nous a appris qu'une libéralisation financière qui ne s'appuie pas sur une réglementation prudentielle peut avoir des conséquences dommageables.

Peut-être la meilleure preuve de l'attachement de la Corée à l'ouverture a-t-elle été la réponse qu'elle a donnée à la crise financière de 1997. En dépit de réactions très critiques vis-à-vis de la libéralisation, nous avons décidé de poursuivre l'ouverture de nos marchés financiers, cette fois en durcissant substantiellement notre réglementation prudentielle. Or nous avons



David Eades, George Alogoskoufis et Duck-soo Han



bien mieux surmonté la crise que tous les autres pays touchés. À l'heure actuelle, le gouvernement coréen ne ménage pas ses efforts pour conclure des accords de libre-échange avec de nombreux pays, dont les États-Unis. Compte tenu des antécédents de la Corée en matière de libéralisation, je ne doute pas que ses efforts soient couronnés de succès.

Parallèlement à l'ouverture et à la libéralisation de l'économie, nous n'avons jamais oublié combien il importait de mettre en place des mesures de nature à protéger les laissés-pour-compte. La part du PIB coréen consacrée à l'action sociale n'a cessé de s'accroître. Le gouvernement coréen, en particulier, a considérablement renforcé les filets de protection sociale après la crise. La Corée participe en outre activement à l'action menée par la communauté internationale en vue de réduire les disparités entre les pays. Forts du constat que l'aide publique au développement (APD) a été pour la Corée un véritable levier pour combattre la pauvreté et progresser dans la bonne direction, nous entendons doubler notre APD d'ici 2009.

L'APD consentie à l'Afrique, en particulier, sera triplée, conformément aux objectifs annoncés plus tôt dans l'année par le président Roh Moo-hyun dans le cadre de son « Initiative pour l'Afrique ». Nous nous appliquons en outre à transférer



Conférence de presse pour la session d'ouverture

notre technologie et à partager informations et connaissances afin de contribuer à la croissance économique des pays à faible revenu.

À cet égard, je souhaite rappeler que « les échanges » peuvent être plus efficaces que « l'aide » pour stimuler le développement et la croissance économiques, comme il en ressort du débat sur « l'aide à l'appui des échanges » au sein de la communauté internationale. Dans ce contexte, je tiens à souligner combien il importe de parvenir en temps opportun à une conclusion favorable des négociations du Cycle de Doha.

C'est pourquoi, dans notre intérêt à tous, nous devrions jouer un rôle plus actif et plus déterminant dans le processus de négociation.

Les remarques liminaires de **Jocelyne Bourgon** sont reproduites ci-après.

Cette septième édition du Forum de l'OCDE s'intitule « Équilibrer la mondialisation » – équilibre entre les régions, entre les populations, entre les pays développés et en développement. Comment atteindre cet équilibre ? C'est une question de démocratisation de la mondialisation, et je voudrais dire ici qu'il y a à mon avis encore du chemin à parcourir à cet égard.

Un deuxième aspect de notre quête d'équilibre renvoie à la gestion de risques partagés. Notre recherche d'équilibre doit donc s'intéresser aux risques associés à l'émergence de déséquilibres. Gérer et réduire les risques relève d'une responsabilité collective. Pour corriger ces déséquilibres, il faut assurer un meilleur dosage à l'échelle mondiale entre l'épargne, l'investissement et la consommation, et personne n'est assez puissant pour y parvenir isolément, aucun pays, aucune organisation internationale, aucun groupe de pays. Et personne n'est assez petit ou assez faible pour ne pas y apporter sa contribution. Mais plus nous tardons à agir, plus les déséquilibres mondiaux se creuseront et plus les risques s'aggraveront, notamment celui de porter un coup d'arrêt à l'ajustement et d'infliger aux citoyens



George Alogoskoufis, Kostas Karamanlis, Angel Gurría, Secrétaire général désigné et Donald J. Johnston, Secrétaire général sortant

du monde entier des maux inutiles. Nous bénéficions actuellement de conditions favorables. C'est une époque propice à l'action, propice à une action concertée.

Un troisième aspect de notre quête consiste à établir un ensemble équilibré de priorités. Toutes les politiques nationales sont des politiques internationales et toutes les politiques sont économiques, qu'il s'agisse de santé, d'immigration, d'environnement, d'agriculture ou de gestion des ressources en eau. Toutes les politiques nationales sont des politiques internationales, donc, et toutes ont un rôle économique. Par conséquent, un programme d'action équilibré au plan international sera un programme capable de donner des résultats quantifiables, année après année, d'améliorer la productivité et réduire les disparités, de renforcer l'efficacité et garantir l'équité, d'assurer une plus grande liberté sur le marché et de créer de la solidarité. Il ne s'agit pas de choisir entre niveau de vie et qualité de vie, mais d'assurer et le niveau de vie et la qualité de vie.

Venons-en à un quatrième aspect, une approche équilibrée où coexistent le marché, l'État et la société civile. Si le dernier quart de siècle nous a appris quelque chose, c'est certainement que nous avons besoin à la fois d'une économie de marché performante et d'une société performante, et pour y arriver d'un marché, d'un État et d'une société civile qui jouent pleinement leur rôle. Le marché est le moyen le plus efficace d'affecter des ressources en quantité limitée. L'État est le moyen le plus efficace de créer des biens publics communs et la société civile est le moyen le plus efficace de créer une communauté de valeurs et de la solidarité au sein de la collectivité.

**Donald J. Johnston** fait part des observations suivantes :

Un bref rappel tout d'abord. Comment est né le Forum de l'OCDE ? À la fin des années 90, juste avant mon arrivée à l'OCDE, l'Organisation avait engagé la négociation d'un accord multilatéral sur l'investissement (AMI). Somme toute, une démarche assez logique. Quelqu'un avait suggéré : « Pourquoi ne pas mettre de

l'ordre dans l'investissement international comme nous nous efforçons de le faire avec le commerce » ? Vous vous souviendrez sans doute que ces négociations ont été abandonnées. Je crois que les gouvernements ont lâché prise partiellement face aux revendications de la société civile, guère convaincue que l'AMI contribuerait réellement à l'équilibre de la mondialisation.

J'ai mis cet échec sur le compte d'un déficit de communication. Nous avons beaucoup appris depuis lors, et lorsque les ministres se sont réunis à l'issue des négociations de l'AMI, ils ont invité l'OCDE à nouer un dialogue plus actif avec l'ensemble des parties concernées, en particulier la société civile. Ce qui a donné lieu, notamment, à la création du Forum de l'OCDE.

Le Forum de l'OCDE s'est donc tenu pour la première fois en 2000, mettant en présence des acteurs qui sont aujourd'hui bien représentés ici. Nous avons à nos côtés le monde de l'entreprise, de l'industrie, et de l'université, des ONG, des responsables politiques, des bureaucrates, des hauts fonctionnaires et c'est un environnement idéal pour mener à bien un dialogue des plus constructifs entre l'OCDE et l'ensemble des parties prenantes. C'est aussi la raison pour laquelle nous organisons le Forum en marge de la réunion du Conseil au niveau des Ministres. Je dirais que c'est une réussite, que le Forum a permis des avancées intéressantes et qu'il continuera d'évoluer dans ce sens.

Quel est le véritable enjeu ? Nous connaissons les immenses bienfaits de la mondialisation, nos intervenants les ont évoqués. Ces avantages sont mesurables, et nous les avons mesurés au sein de l'OCDE.

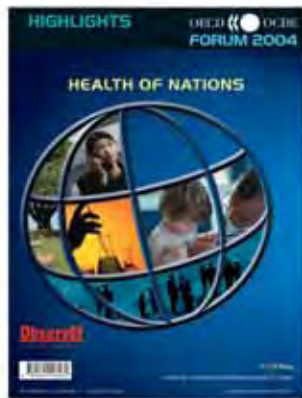
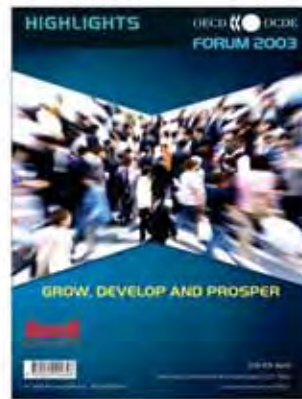
Alors, pour reprendre les propos de notre modérateur, comment expliquer les « connotations négatives » associées à la mondialisation ? Je suppose que, pour beaucoup, cela tient à ce qu'ils ne semblent pas en avoir vu les avantages. Certains de ces avantages ne leur apparaissent pas. Je voudrais signaler à cet égard un exemple, celui de la baisse des prix à la consommation induite par les importations bon marché de provenance de Chine et d'autres régions du monde. Les consommateurs ne perçoivent pas nécessairement ces avantages de la

même façon qu'ils perçoivent les autres. On peut parler ici d'un véritable problème de communication. Le ministre des Finances de Corée a expliqué que des mesures avaient été prises dans son pays pour y remédier, et je dois dire que nous nous félicitons tous de la performance de la Corée aux lendemains de la crise de 1997.

Pour moi, l'idée d'équilibrer la mondialisation fait naître l'image du funambule sur une corde raide. C'est le gouvernement qui tient le rôle du funambule et son balancier penche dangereusement d'un côté : le poids de l'immense richesse générée dans le pays n'est pas équilibrée de l'autre côté par un transfert adéquat de cette richesse. L'équilibre est donc rompu. Je ne sais pas combien d'entre vous ont déjà marché sur une corde – pour moi, cela remonte à quelques années – mais je peux vous dire que si votre balancier est déséquilibré, vous vous trouvez en fâcheuse posture. Il vous est impossible d'avancer. Et c'est là un défi auquel nombre de nos pays sont confrontés. À l'échelle mondiale, il est clair que nous n'avons pas trouvé l'équilibre et c'est la raison pour laquelle nous aspirons tant à faire aboutir le Programme de Doha pour le développement, et à atteindre les Objectifs du millénaire pour le développement.

Comment faire en sorte que les gouvernements assurent effectivement le transfert de ces richesses ? Quelles mesures doivent-ils prendre pour s'assurer qu'il y a bien transfert des immenses bienfaits avérés de la mondialisation au profit de la cohésion sociale ? Nous voici avec ces questions au cœur d'un débat qui ne manquera pas de nous occuper ici. Ces défis ne peuvent pas être pris en charge par les seuls responsables politiques, et c'est pourquoi le Forum de l'OCDE est si important. Ils ne pourront être surmontés que par un dialogue entre les gouvernements, les décideurs, les hauts fonctionnaires ainsi que les représentants des entreprises, de l'industrie et de la société civile. Sans oublier le concours d'universitaires de renom. Je pense que c'est la seule façon que nous ayons de nous donner les moyens de procéder aux réformes structurelles qui s'imposent afin de retrouver l'équilibre, à l'échelle tant nationale qu'internationale, et c'est ce qui fait toute l'importance de ce Forum. ■

# LES FORUMS DE L'OCDE



[www.oecdforum.org](http://www.oecdforum.org)



Calyon Corporate and Investment Bank is authorized by Commission Bancaire in France and by the Financial Services Authority, regulated by the Financial Services Authority for the conduct of UK business.

## Expanding was the least we could do to connect you to the major world markets

Calyon is the Corporate and Investment Bank of the Crédit Agricole Group, combining the businesses of Crédit Agricole Indosuez and Crédit Lyonnais' Corporate and Investment Banking division. A major player in Europe, Calyon enjoys a global coverage (55 countries), a full range of products and services, and strong ratings (AA- Standard & Poor's, Aa2 Moody's, AA FitchRatings).

Over 1,800 Capital Markets experts deployed in 30 dealing rooms will help you find the best solution to attain your goals.

**This is why we strive to remain your privileged partner.**

 **CALYON**  
CORPORATE AND INVESTMENT BANK  
GROWING TO MATCH YOUR GROWTH

**CRÉDIT AGRICOLE GROUP**

[www.calyon.com](http://www.calyon.com)

## Twelve Olympian Gods to guide



## One bank to make it happen

First established in 1990 as Euromerchant Bank, Eurobank EFG today is the second largest listed Greek bank. To date, Eurobank EFG Group has received the highest ratings among Greek banks from international rating agencies Standard & Poor's, Fitch and Moody's, and offers a full range of banking products and services to individuals, corporations and institutions. Employing over 16,000 people, servicing its clientele through differentiated branch networks and alternative distribution channels, Eurobank EFG Group aims to be the banking group of first choice for clients in Greece and the wider region of emerging Europe. As a member of the Geneva-based EFG Group it has direct its access to European financial markets. Strong financial standing, product innovation, unparalleled quality of service, access to international know-how and extensive experience in servicing institutions, render Eurobank EFG the bank to trust for all your financial servicing needs.



Head Office: 8 Othonos str, 105 57 Athens, Greece, [www.eurobank.gr](http://www.eurobank.gr)



We are among the most contemporary oil refineries in Europe.

We are more than just an oil company. We are the largest industrial and commercial group in the country. We are shareholders of the first natural gas company in Greece. We are the founders of the first privately owned electricity producer in Greece. We are the biggest petrochemical producer in Greece, the largest fuel distribution network in South Eastern Europe. We are the power that gives movement in your everyday life and all these with respect to the environment. That's why we are more than just an oil company.



**HELLENIC  
PETROLEUM**  
Energy for life

© 2006 KPMG International, KPMG International is a Swiss cooperative that performs no client services. Services are provided by member firms. All rights reserved.

**Global  
perspective**

**Local  
presence**

**With your  
success  
in mind.**

Whether you are a multinational corporation, a medium sized company or a public sector body, KPMG member firms can assist you with your audit, tax and advisory needs. Our member firms' professionals offer practical industry experience and bring a deep knowledge of the local and global markets in which they work. More importantly, they take the time to understand your business.

Please contact your local KPMG member firm by visiting [www.kpmg.com](http://www.kpmg.com)

**AUDIT ■ TAX ■ ADVISORY**

**KPMG**



*all that's missing is you*



Turismo Madrid  
[www.turismomadrid.es](http://www.turismomadrid.es)

**iMADRID!**



At Merck Sharp & Dohme (MSD),<sup>1</sup> our passion for research drives everything we do. For more than 100 years, MSD scientists have pioneered innovations for treating diseases from high cholesterol to HIV/AIDS. That record of achievement continues today as we work to develop breakthrough treatments, investing more than \$20 billion in the past 10 years to research conditions such as Alzheimer's disease, obesity, diabetes, and cancer.

We believe in putting patients first in all that we do. That core belief is the fundamental reason MSD is working to bring our medicines, expertise, and experience to people around the world.

Where patients come first  MSD

From the fight against river blindness in Africa and Latin America, to our partnership with the government of Botswana and the Bill & Melinda Gates Foundation to tackle Botswana's HIV/AIDS epidemic, to helping low-income patients receive the medicines they need in the U.S., MSD is committed to delivering the best that medicine can offer.



<sup>1</sup>Merck Sharp & Dohme or MSD is the name Merck & Co., Inc., Whitehouse Station, NJ, USA, uses for conducting its business in all countries outside the United States and Canada (except Japan, where Merck operates as Banyu).



arati jyer

## Work of Responsibility for the society. Our game. The game of life.

Our game is a game enriched with Greek values...  
Culture, Education, Health, Sports.  
Values that make our life more beautiful. More creative.  
These are the values we actively support with a high sense of social responsibility,  
devotion and passion, like a big team.  
Together, we set the foundations for a happier, more human and optimistic future.  
Because the most beautiful game, is life itself.



Program of Social Responsibility

# OTE Group aims to provide integrated services and products covering the demanding communications needs of businesses and individuals

## OTE GROUP SERVICES



## OTE GROUP INTERNATIONAL INVESTMENTS





Parce qu'elles sont essentielles à la vie,  
**SUEZ met l'énergie, l'eau et la propreté à votre service.**

Fournir l'électricité, le gaz, les services associés, distribuer l'eau et valoriser les déchets sont autant de savoir-faire essentiels pour vivre dans une société responsable.

Dans l'énergie comme dans l'environnement, chaque jour, SUEZ s'engage et propose des solutions innovantes et durables aux professionnels comme aux particuliers.

**SUEZ**

[www.suez.com](http://www.suez.com)

VOUS APPORTER L'ESSENTIEL DE LA VIE



## **Just where could you look for high quality investment opportunities in the Middle East, guaranteed to bring prosperity and security to places where till now there has been only poverty and strife?**

At TOBB-BIS, we believe we've got the answer. In fact our company was designed and set up by TOBB (the Union of Chambers and Commodity Exchanges of Turkey) to create pockets of excellence for industrial and commercial activities under daunting macroeconomic conditions by using Turkey's experience in creating strikingly successful Organized Industrial Zones (OIZ) in our own country. Our sister company TOBB-TIM has already done just this in Moscow and now we are at work designing projects for the rest of the Middle East.

Our secret is that Turkey's OIZ's are tailor-made for the needs first generation industry to Middle Eastern politico-economic environments where developments of this kind have not existed before. Turkey's own thriving industrial plants in OIZ's show what can be done. Working with governments, international agencies, and local entrepreneurs, we help make modern industrial blossom in communities across the Middle East that have never known prosperity in recent times. That will be a big step towards a more peaceful and prosperous region.



# **TOBB-BIS**

INDUSTRIAL PARKS MANAGEMENT COMPANY

[www.tobb-bis.com](http://www.tobb-bis.com)



Chung Hua Institution for Economic Research (CIER) was established in July 1981. The CIER deals with economic growth issues, as suggested by the government in its draft of the Financial and Economic Reform Measures. CIER has been the main economic research organization in Chinese Taipei for the past twenty-four years. Research is conducted on domestic and international economics as well as other selected areas of interest. The research results are then provided to the government in support of domestic policy making.

Following Chinese Taipei's accession into the World Trade Organization (WTO) on 1 January 2002, the CIER has been further tasked with the handling of all matters in regards to Chinese Taipei's interaction with the WTO. This includes creating and filling research positions specific to WTO issues, establishing databases, and providing information and guidance to government and private institutions.

In addition to the above services, the CIER's Central Support System employs experts on WTO regulations, and on domestic and International Law for negotiations relating to bilateral and multilateral trade. In both the medium and long term, the Center will work to expand the range of functions it provides. This will likely include publishing books and research articles on relevant issues, providing logistical support for negotiations, and undertaking proactive and mutually beneficial exchanges with other WTO-related organizations.



## Invest in futures.

When you understand your finances, the rest of your life works better. Access to financial information can help everyone make the most of their money and their lives. We work with people, businesses and institutions to help them manage their finances wisely. In 2005, we supported financial education programs and organizations in 68 countries, contributing nearly \$30 million to these efforts, because we believe knowledge is your greatest asset. Visit [financialeducation.citigroup.com](http://financialeducation.citigroup.com) for more information.

**Financial education. Knowledge is your greatest asset.™**



Citigroup and the Umbrella Device are registered service marks of Citigroup Inc. and its affiliates. Knowledge is your greatest asset is a service mark of Citigroup Inc.



**WHITNEY**<sup>SM</sup>  
INTERNATIONAL UNIVERSITY SYSTEM

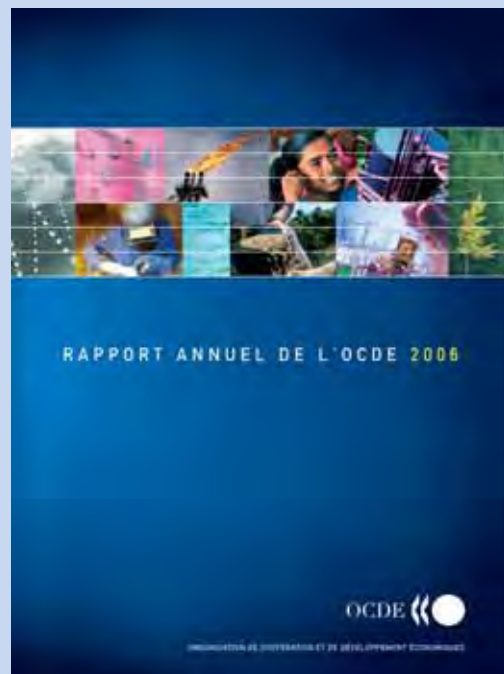
Access and quality in higher education around the world

[www.whitneyintl.com](http://www.whitneyintl.com)

Affordable  
Research  
Accessible  
Results  
Relevance  
Alliances

Ce rapport annuel  
retrace les activités clés  
de l'OCDE  
et précise les directions  
que vont prendre  
les travaux à venir.

**télécharger** votre copie  
[www.oecd.org/rapportsannuels](http://www.oecd.org/rapportsannuels)





START FINISH

SEARCHING FOR INFORMATION ON  
GLOBAL AGING IS NOW THIS EASY.

Fortunately, people around the world are living longer. Unfortunately, the strain this places on everything from health care to employment affects us all. At [www.aarp.org/globalaging](http://www.aarp.org/globalaging) you'll find the most current research, best practices and innovative solutions to the challenges and opportunities of living in an ever-aging world. Visit us at [www.aarp.org/globalaging](http://www.aarp.org/globalaging) to see what's working and why.

**AARP**® Global Aging Program

For more information, visit [www.aarp.org/globalaging](http://www.aarp.org/globalaging).



THE DEPARTMENT STORE CAPITAL OF FASHION!

# GALERIES Lafayette

- DUTY FREE SHOPPING  
DÉTAXE A L'EXPORTATION
- PRIVATE WEEKLY FASHION SHOWS  
DÉFILÉS DE MODE HEBDOMADAIRES
- CURRENCY EXCHANGE OFFICE  
BUREAU DE CHANGE
- WELCOME SERVICE - BUREAU D ACCUEIL
- INTERPRETERS - INTERPRÈTES
- LAFAYETTE GOURMET: DE LUXE GROCERY - ÉPICERIE FINE
- RESTAURANTS

40, BD HAUSSMANN 75009 PARIS. METRO CHAUSSÉE D ANTIN-LA FAYETTE  
OPEN MONDAY THROUGH SATURDAY FROM 9.30 AM TO 7.30 PM.  
LATE NIGHT OPENING EVERY THURSDAY UNTIL 9 PM.  
OUVERT DE 9 H 30 A 19 H 30 DU LUNDI AU SAMEDI.  
NOCTURNE JUSQU A 21 H LE JEUDI. TÉL. : 01 42 82 36 40

[galerielafayette.com](http://galerielafayette.com)

\*Le grand magasin, capitale de la mode.



# Revitaliser la croissance européenne

## Miser sur les gagnants

- **MODÉRATEUR : DAVID EADES**, PRÉSENTATEUR, BBC WORLD
- **JEAN-PHILIPPE COTIS**, ÉCONOMISTE EN CHEF, OCDE
- **JOHN MONKS**, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, CONFÉDÉRATION EUROPÉENNE DES SYNDICATS
- **NICHOLAS NANOPOULOS**, PDG, EUROBANK EFG, GRÈCE
- **MICHAEL P. WAREING**, PDG, KPMG INTERNATIONAL



**R**evitaliser la croissance économique en Europe est une question complexe à laquelle tous les intervenants de ce panel conviennent qu'il n'existe aucun remède miracle.

La date d'échéance pour la réalisation de l'Agenda de Lisbonne, dont l'objectif est de faire de l'UE l'économie du savoir la plus compétitive au monde d'ici 2010, approche à grand pas et, de l'avis général, les progrès accomplis à ce jour restent décevants. En termes de productivité, la zone euro a depuis 15 ans perdu du terrain face aux États-Unis et rares sont les signes qui augurent d'un renversement de tendance, tout au moins dans les grandes économies européennes. Cependant, les intervenants suggèrent plusieurs moyens qui pourraient permettre aux gouvernements d'améliorer les performances.

**Michael P. Wareing** rappelle qu'affronter la concurrence d'économies comme la Chine et l'Inde qui se développent rapidement et disposent de mains-d'œuvre bon marché constitue manifestement un défi majeur,

mais la conjoncture actuelle en Europe laisse apparaître quelques lueurs d'espoir. Jusqu'à présent, l'élargissement se révèle une réussite : les nouveaux États membres affichent des taux élevés de croissance économique, stimulée par une population active bien formée et très motivée.

Les pays scandinaves ont aussi enregistré ces dernières années une croissance économique et une progression de la productivité relativement fortes, et ce notamment grâce au niveau élevé de leurs investissements en R&D et à leurs positions de leader dans les secteurs liés à l'information, aux communications et aux technologies. Le problème du marasme européen se pose pour les économies plus vastes et plus moribondes. Michael P. Wareing suggère qu'il serait préférable, pour améliorer les performances économiques de ces pays, de favoriser l'entrepreneuriat et d'encourager les nouvelles entreprises plutôt que de protéger les anciennes. Dans certains secteurs, comme celui des services financiers, les gouvernements européens pourraient davantage soutenir les « gagnants ».

**Nicholas Nanopoulos** fait remarquer que l'Europe échoue là où les États-Unis réussissent le mieux : le transfert d'emplois de secteurs arrivés à maturité vers de nouveaux secteurs dynamiques, sans engendrer un chômage élevé. Même s'il existe plusieurs moyens pour améliorer l'aptitude de l'Europe à les imiter, Nicholas Nanopoulos en souligne trois : restructurer le secteur public,



Nicholas Nanopoulos



David Eades et Jean-Philippe Cotis

trop bureaucratique et inefficace, qui pèse sur le secteur privé ; améliorer la flexibilité du marché du travail, notamment par la décentralisation des négociations salariales ; et introduire des réformes sur les marchés de produits et de services afin de stimuler une concurrence plus forte.

Selon **Jean-Philippe Cotis**, les politiques publiques, comme celles qui découragent l'emploi des seniors ou limitent le nombre d'heures de travail, étouffent la croissance européenne. Il fait observer que, dans nombre de pays européens, trop peu a été fait pour encourager l'innovation et la recherche, et que le financement de l'enseignement supérieur y est souvent insuffisant. Aux États-Unis et dans les pays nordiques, par exemple, les investissements dans l'enseignement supérieur sont deux fois plus élevés que dans les plus grandes économies européennes. Il faudrait, à son avis, faire davantage pour créer un environnement plus favorable aux entreprises, en simplifiant les formalités et en réduisant les autres pesanteurs administratives. Les réformes les plus importantes, d'après lui, sont celles qui renforcent la concurrence dans les activités de services car elles constituent les principales sources d'emplois et de production en Europe.

Se situant sur un autre plan, **John Monks** fait valoir que les appels, désormais familiaux, en faveur d'une plus grande

flexibilité, en particulier pour ce qui touche aux réformes du marché du travail, sont interprétés par les salariés comme synonymes de réduction de la sécurité de l'emploi et sources de menaces pour leurs revenus. Le climat d'inquiétude suscité par ces menaces a contribué à alimenter la méfiance à l'égard de projets européens, comme l'élargissement et la constitution européenne. Il a aussi provoqué une hausse de l'épargne qui nuit à la croissance de la demande et de l'activité économique. Les taux d'épargne dans certaines des plus grandes économies de l'UE ont en effet atteint des niveaux inhabituellement élevés ces dernières années. Ce manque de



Michael P. Wareing

confiance a aussi aggravé les difficultés politiques auxquelles se heurte l'adoption de réformes bénéfiques de grande ampleur.

Le débat sur l'orientation future de la politique économique est souvent décrit comme un choix simple entre le modèle du marché américain et l'approche européenne continentale, *grosso modo*, entre le marché et l'État. Cependant, la réussite des économies nordiques qui consiste à allier une fiscalité élevée et des systèmes de protection sociale généreux à une croissance robuste, des finances publiques saines et un taux de chômage modéré montre que le problème est plus complexe. Pour John Monks, l'Europe devrait plutôt s'inspirer du nord que de l'ouest.



John Monks

Le débat avec le public porte essentiellement sur l'aide que peuvent apporter les institutions et l'UE pour relancer la croissance. Un participant se demande si les institutions européennes, qui avaient à l'origine joué le rôle de catalyseurs de progrès, ne sont pas maintenant perçues par bon nombre de gens comme l'une des causes du problème. Répondant à la question de savoir d'où proviendraient les fonds destinés à la R&D et à l'enseignement supérieur, Michael P. Wareing suggère que l'UE investisse moins dans les infrastructures et plus dans le savoir. Jean-Philippe Cotis approuve l'importance donnée à la R&D et souligne la nécessité de politiques visant à encourager aussi la participation du secteur privé. ■

# Technologie de l'information

## La prochaine étape

- **MODÉRATEUR : LUCA DE BIASE**,  
RÉDACTEUR, TECHNOLOGIE DE  
L'INFORMATION ET SCIENCE,  
IL SOLE 24 ORE, ITALIE
- **ARNOUD DE MEYER**,  
DOYEN ADJOINT, INSEAD, FRANCE
- **ELLIOT E. MAXWELL**, PRÉSIDENT,  
EMAXWELL AND ASSOCIATES,  
ÉTATS-UNIS
- **PATRICK DE SMEDT**, CHAIRMAN,  
MICROSOFT EUROPE,  
MOYEN-ORIENT ET AFRIQUE
- **RACHID TALBI EL ALAMI**,  
MINISTRE DÉLÉGUÉ AUPRÈS  
DU PREMIER MINISTRE, MAROC



Personne n'aura besoin de plus de 640 kilo-octets de mémoire : telle est la fameuse prédiction autrefois prononcée par Bill Gates. Ce seuil a bien sûr été franchi plusieurs fois depuis, et la capacité de stockage actuelle se mesure en méga et en giga-octets. L'avenir des technologies de l'information reste difficile à prédire, mais les intervenants sont unanimes pour dire que le rythme du changement sera exponentiel.

Le débat animé par **Luca de Biase** porte sur les défis technologiques dans un monde caractérisé par une mémoire, une capacité de stockage et des vitesses de traitement en croissance exponentielle. Les technologies de l'information et des communications oscillent entre des contenus « ouverts » et des contenus « restreints », quelles en sont les implications pour l'utilisateur et l'entreprise ? Les pays en voie de développement sont-ils en train de réduire la fracture numérique, ou le haut débit crée-t-il au contraire un écart plus béant que jamais ?

Les intervenants s'accordent en tout cas sur un point : le futur arrive plus vite que nous ne le pensons. L'information disponible

à portée de mains aujourd'hui ne va pas tarder à nous accompagner, littéralement, dans nos déplacements. **Arnoud de Meyer** entrevoit le jour où nous serons en permanence connectés à nos sources d'information et bases de données. Dans dix ans, cette « connexion tacite », selon ses termes, aura révolutionné notre façon de vivre et de travailler.

L'accès universel à l'information – en tout lieu, à tout instant – est pour demain, affirme-t-il, reléguant nos téléphones

portables et nos « Blackberries » d'aujourd'hui au rang d'instruments de l'âge de pierre. Les flux d'information seront en outre bidirectionnels : l'idée consistant à porter des capteurs à l'intérieur même de notre corps, par exemple, pour surveiller notre santé et actualiser en temps réel notre dossier médical, n'est plus très éloignée de la réalité, « le problème étant, dès lors, d'éviter la surcharge d'informations ».

L'omniprésence de la technologie favorise le partage de l'information, mais facilite aussi



Arnoud de Meyer et Rachid Talbi El Alami

le piratage d'idées et d'actifs intellectuels. **Elliot E. Maxwell** voit dans la prochaine étape du développement des technologies de l'information un essor des possibilités d'ouverture sur l'extérieur. Les réseaux sont par nature une technologie partagée, souligne-t-il ; « la plupart des produits, services et processus ne sont ni totalement ouverts, ni complètement fermés : ils se situent quelque part sur une échelle de mesure d'ouverture ». À l'une des extrémités se trouvent, par exemple, les logiciels ou applications d'usage très restreint, et donc très peu partagés. Viennent ensuite les logiciels « de marque déposée », qui sont partagés dans certaines circonstances. Puis les logiciels à code source libre, avec des bases de données interactives, comme Wikipedia. Internet constitue la plate-forme la plus libre.

Pour Elliot E. Maxwell, l'un des principaux défis des années à venir consistera à trouver un équilibre entre les systèmes « ouverts » et les systèmes « fermés », exercice qui concernera tant l'accès à l'information que la propriété intellectuelle. « Auparavant, les détenteurs de droits de propriété intellectuelle se rémunéraient en contrôlant l'accès à leurs œuvres ; aujourd'hui, ils peuvent parvenir au même résultat en encourageant autrui à y contribuer. » La participation à un monde où l'informatique est omniprésente comporte toutefois certains risques d'ordre sécuritaire, et tout particulièrement pour les données personnelles. La vie privée reste cependant encore protégée dans ce monde nouveau, car la collecte des données, décentralisée et en constante évolution, autorisera ainsi l'anonymat.

**Patrick De Smedt** commence par énoncer la prédiction formulée par son président, pour qui l'innovation technologique permettra aux entreprises de changer d'avantage durant la prochaine décennie qu'au cours des deux dernières. Il évoque ensuite ce qui lui paraît être une nouvelle tendance sociétale – l'autonomisation de l'usager : « Les consommateurs, et notamment les 16–27 ans, ne se satisfont plus des produits tout faits que leur proposent les entreprises. Ils veulent prendre part au processus créatif ». Patrick De Smedt indique que les technologies de l'information donnent

au consommateur une maîtrise accrue des produits qu'il souhaite : « Ce n'est plus le producteur qui décide ».

Ce sont les services Internet XML qui sont au cœur de cette tendance. Grâce à eux, explique Patrick De Smedt, l'intégration entre l'usager et l'offre de produits/services prévaudra de plus en plus. S'agissant de la fracture numérique qui isole les pays en voie de développement, il estime nécessaire de favoriser les partenariats public-privé, afin de stimuler et d'encourager l'innovation et de renforcer l'accès aux technologies, à l'éducation et aux formations qualifiantes. Microsoft a pour objectif d'accroître l'accès à l'informatique sur les marchés émergents ; l'entreprise met actuellement en place de nouveaux modèles d'affaires en ce sens avec ses nombreux partenaires.

**Rachid Talbi El Alami** réplique que les gouvernements des pays en développement sont désireux d'appliquer une législation protégeant la propriété intellectuelle, mais que la tarification des produits informatiques doit rester en phase avec les possibilités financières locales. Sinon, les particuliers sont poussés dans la mauvaise direction et ne respectent plus ladite législation. Le ministre rappelle à l'auditoire que l'accessibilité ne suffit pas, et que dans les pays où sévit l'analphabétisme, comme au Maroc, les perspectives concrètes de participation à la société de l'information restent faibles : « Nous n'utilisons pas encore l'informatique pour partager ou alimenter le corpus universel de connaissances – pour



Elliot E. Maxwell

nous, à tous égards, la fracture numérique s'élargit chaque jour ».

Selon Rachid Talbi El Alami, il reste beaucoup à faire au Maroc, ne serait-ce pour créer les conditions élémentaires d'une société de l'information. Les progrès se propageront du haut vers le bas. « Nous aimerions avancer », souligne-t-il, ajoutant cependant qu'il est plus difficile de prendre part à la société de l'information partagée ou ouverte lorsque la fuite des cerveaux paralyse tant le pays : la moitié des ingénieurs formés chaque année au Maroc émigre.

En résumé, la table ronde conclut que la technologie, malgré son grand potentiel de stimulation de la croissance, n'est qu'une partie de la solution. Sans de nouveaux efforts dans des domaines tels que l'éducation et l'investissement, le monde numérique restera marqué par des déséquilibres. ■



Luca de Biase et Patrick De Smedt

# Villes et mondialisation

## Esprit urbain

- **MODÉRATEUR : CHRIS W. BROOKS**, DIRECTEUR DES RELATIONS EXTÉRIEURES ET DE LA COMMUNICATION, OCDE
- **MICHAEL HARCOURT**, PRÉSIDENT, COMITÉ CONSULTATIF EXTERNE DU PREMIER MINISTRE SUR LES VILLES ET LES COLLECTIVITÉS, CANADA
- **ALBERTO RUIZ-GALLARDÓN**, MAIRE, VILLE DE MADRID, ESPAGNE
- **YAZID SABEG**, PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION, CS COMMUNICATION & SYSTÈMES, FRANCE



Les villes jouent un rôle de moteurs de l'économie au cœur de la mondialisation. Elles sont de plus en plus interconnectées et en concurrence directe. Les décideurs devraient être plus attentifs à leurs possibilités, car il y a beaucoup à gagner à encourager leur compétitivité et leur attractivité.

« Le XXI<sup>e</sup> siècle sera le siècle des villes ; mais cette réalité reste encore trop souvent sous-estimée » affirme **Michael Harcourt**, exprimant l'idée sous-jacente de ce débat sur les villes et la mondialisation. « Nous avons l'habitude de parler de la concurrence des pays au niveau de la prospérité et du mieux-être économiques mais maintenant, ce sont les villes qui doivent se faire concurrence, pas seulement au niveau national mais aussi mondial. »

Soulignant un point semblable, **Alberto Ruiz-Gallardón** déclare que « les grandes villes européennes sont aujourd'hui les principaux moteurs du développement de leurs pays. Les réussites et échecs au niveau national sont désormais tributaires de ceux des villes ». La bataille est cependant rude et les villes doivent, un peu comme la Reine de cœur dans *Alice aux pays des merveilles*, veiller à rester dans la course uniquement pour ne pas se laisser dépasser.

Ces évolutions sont positives en termes de développement mais engendrent aussi des tensions nouvelles et de plus en plus fortes. Ainsi, Alberto Ruiz-Gallardón souligne les difficultés dues à l'immigration, l'urgence de moderniser les infrastructures urbaines et l'insuffisance des financements pour relever ces défis. Madrid a accueilli plus de 100 000 immigrants ces trois dernières années et environ 17 % de la population madrilène est maintenant d'origine immigrée.

**Yazid Sabeg** est aussi d'avis que « nos grandes villes sont devenues des acteurs

incontournables de l'économie mondialisée ». Les activités tendent à se regrouper dans de vastes centres autour des grandes agglomérations qui monopolisent une large part des richesses humaines, matérielles et culturelles des pays industrialisés.

« Les conséquences de la mondialisation diffèrent selon les endroits mais aussi au sein d'une même ville. Les ignorer restreint la possibilité de créer d'autres opportunités », estime Michael Harcourt. « De plus en plus d'éléments montrent que nous pouvons contribuer à obtenir



**Michael Harcourt et Alberto Ruiz-Gallardón**



Alberto Ruiz-Gallardón

des résultats meilleurs et durables en favorisant la mise en place de mécanismes de gouvernance adaptés à ces temps nouveaux. »

Michael Harcourt suggère notamment que « le lieu compte » et que les « ressources et les responsabilités devraient être attribuées au niveau de l'administration, auquel elles peuvent être gérées le plus efficacement ». En outre, l'aptitude à rivaliser au niveau mondial dépend de manière cruciale des décisions prises au niveau local pour accueillir et installer les travailleurs immigrés, attirer les talents, s'occuper de l'aménagement urbain et intégrer les marchés du travail.

À titre d'exemple, Yazid Sabeg cite les investissements considérables – environ 600 milliards d'euros – consacrés depuis 30 ans à la rénovation urbaine en France et les 30 milliards d'euros qui le seront dans les 7 années à venir. Ces efforts n'ont néanmoins pas empêché les émeutes ni le mécontentement des couches les plus pauvres de la population. À son avis, les politiques d'urbanisme, menées dans le passé, qui ont favorisé la ségrégation et le manque de mobilité sociale parmi les populations immigrées ainsi que les fréquents échecs, aujourd'hui encore, du gouvernement à dialoguer avec la population locale en sont en grande partie responsables. Les ghettos sont désormais devenus une réalité dans les grandes villes

des pays de l'OCDE, constate Yazid Sabeg, et il faut prendre des mesures pour y remédier.

Alberto Ruiz-Gallardón approuve une remarque du public selon laquelle le développement des contacts et de la coopération entre les villes qui accueillent des immigrants et leurs pays d'origine pourrait faciliter le processus d'intégration. « De plus, nous entretenons déjà de nombreux contacts et échanges avec d'autres villes d'Europe confrontées à des problèmes analogues. » Il rappelle aussi que « la gestion d'une ville n'est pas uniquement l'affaire du conseil municipal et des responsables politiques ». Il est nécessaire d'y associer étroitement d'autres acteurs, notamment des représentants de la société civile et les entreprises.

Pour Alberto Ruiz-Gallardón, « cette approche comporte des risques pour les hommes politiques, qui ont eu tendance, par le passé, à éviter de s'y engager. Mais, à Madrid, nous sommes déterminés à faire en sorte que cela fonctionne ». En outre, il souligne l'importance pour les hommes politiques de concilier la nécessité d'informer et de consulter la population avant l'adoption des décisions avec le devoir qui est le leur de diriger, décider et mettre en oeuvre des politiques.

Par ailleurs, au sujet du financement des projets municipaux, Alberto Ruiz-Gallardón

explique « nous ne cherchons pas à obtenir plus de fonds ni de subventions du gouvernement central. Ce que nous voulons, c'est le pouvoir de créer une taxe locale spécifique qui encouragera les autorités municipales à exercer leurs attributions de manière responsable ». Parallèlement, le nombre de projets à financer est considérable. « Je ne parlerai pas de priorités mais je tiens à rappeler trois impératifs – l'éducation, l'éducation et l'éducation », déclare le maire.

**Chris W. Brooks** met en avant le rôle primordial de la gouvernance dans la compétitivité des villes. Il indique que, de nos jours, « les villes sont reconnues comme étant des atouts et non plus uniquement comme des sources de dépenses ». Dans ce contexte, il insiste sur l'importance de privilégier la protection de l'environnement dans les villes modernes.

Michael Harcourt signale que la perception de la problématique des villes par les administrations centrales commence à évoluer dans le bon sens. Ainsi, au Canada, un nouveau ministère a été chargé des transports, des infrastructures et des collectivités. Il ajoute que « la responsabilité des collectivités locales n'était pas considérée jusqu'ici comme un poste en or » mais les mentalités changent grâce au rôle grandissant des villes sur la scène mondiale. Leur importance nouvelle pourrait aussi déboucher sur de nouveaux modes de penser. ■



# L'Observateur<sup>ocde</sup>

Votre clé pour l'OCDE



Le magazine  
qui vous tient  
informé des grands  
défis économiques  
et sociaux  
internationaux

## Analyses d'experts sur les questions internationales

performance économique, commerce, développement, environnement, commerce électronique, finance et investissement, fiscalité, industrie, urbanisation, transport et autres.

## Dossiers spéciaux

sur les grandes questions politiques auxquelles sont confrontés les pays de l'OCDE.

## Vue d'ensemble des indicateurs économiques actuels des pays de l'OCDE

produit intérieur brut, prix à la consommation, balances courantes, chômage, taux d'intérêt, budget de l'État et autres indicateurs financiers.

## Liens, références et bibliographies

pour approfondir ses recherches et compléter ses sources.

## Brefs descriptifs

des nouveaux périodiques et publications de l'OCDE.

## Et

la publication annuelle *L'OCDE en chiffres*, offerte à tout nouvel abonné à *L'Observateur*, qui vous donne un accès privilégié à une base de données unique en son genre.

Abonnez-vous dès aujourd'hui

Informations et prix :

[www.observateurocde.org](http://www.observateurocde.org)

# Équilibrer la mondialisation

*Kostas Karamanlis, Premier ministre, Grèce*

C'est pour moi un grand plaisir et un grand honneur de participer au Forum de l'OCDE, événement renommé et bien établi, qui favorise le dialogue public et la compréhension mutuelle.

Cette année, l'accent est mis sur les moyens d'équilibrer au mieux les effets négatifs et positifs de la mondialisation. Les objectifs communs sont de créer des avantages, d'assurer leur viabilité et une distribution à tous les pays ; que les citoyens aient des revenus plus élevés et un meilleur niveau de vie ; que le droit à l'emploi et à la protection sociale soit garanti ; et que le fossé entre les riches et les pauvres se comble peu à peu.

Depuis des siècles, des populations d'horizons divers et de cultures différentes ont progressivement évolué dans un environnement économique de plus en plus vaste et complexe. Après tout, les migrations, le commerce et la coopération économique remontent véritablement à la nuit des temps. Malgré la succession, à intervalles réguliers, de conflits internationaux et de mesures protectionnistes, l'extraordinaire rapidité de la mondialisation aujourd'hui tient davantage à des constantes historiques qu'à un phénomène circonstanciel.

Ces 20 dernières années, le processus d'intégration économique internationale s'est considérablement accéléré. Des événements politiques et économiques majeurs comme la réunification de l'Europe, les politiques d'ouverture dans l'Est de l'Asie, les grandes réformes économiques en Chine et la croissance soutenue en Inde, auxquels il faut ajouter les progrès technologiques majeurs, une innovation effrénée et la révolution numérique, ont réduit les distances et offert de nouvelles perspectives.

À cet égard, la mondialisation ne se limite pas seulement au commerce et aux flux financiers ; elle concerne également la circulation des personnes et du savoir,



**Modérateur Donald J. Johnston, Kostas Karamanlis et George Alogoskoufis**

la coopération internationale, la mise en commun des meilleures pratiques, l'échange d'informations et l'entraide.

Dans de nombreux pays, la mondialisation a donné lieu à une croissance sans précédent. Néanmoins, elle est également source d'inquiétude quant à la précarité de l'emploi, l'exclusion sociale, le renforcement des inégalités, le terrorisme, la sécurité de l'approvisionnement énergétique et l'environnement. Il n'est donc pas étonnant que la mondialisation ne soit pas perçue comme bénéfique par tout le monde. Certains se montrent méfiants ; d'autres considèrent simplement ce processus comme inévitable. Quelle que soit notre attitude, la mondialisation représente à la fois une chance et un défi, une réalité qui touche de plus en plus d'individus dans le monde.

Jusqu'à présent, l'expérience montre que les opportunités d'une intégration mondiale ne sont pas saisies sans effort. Les possibilités qu'offre la mondialisation doivent être

soigneusement exploitées à notre avantage. La rapidité et l'ampleur des mutations sont considérables. C'est pourquoi nous devons mettre en place des mesures ciblées et proactives. La coopération internationale est nécessaire pour atteindre des objectifs communs.

Certains pays ont intégré l'économie mondiale plus rapidement et plus efficacement que d'autres en procédant aux adaptations, aux restructurations et aux changements nécessaires. Ainsi connaissent-ils une croissance plus forte, des revenus plus élevés et un plus grand bien-être. Comme Darwin l'a fait observer, « ce ne sont pas les espèces les plus résistantes ou les plus intelligentes qui survivent, mais celles qui sont les plus aptes à évoluer ». Le Sud-Est de l'Europe est un bon exemple d'évolution réussie ; cette région, connue pour son passé mouvementé, est vouée à un avenir prometteur grâce à sa faculté d'adaptation et à son intégration dans l'économie mondiale.



La Grèce, seul pays membre de l'Union européenne dans cette région, encourage activement la coopération régionale dans de nombreux domaines comme le transport, l'entrepreneuriat, le commerce extérieur, le tourisme et l'énergie. Par une action concertée, cette région est en train de devenir un pôle énergétique international, améliorant ses capacités de développement et renforçant sa présence sur la scène mondiale.

À l'inverse, les pays qui ne parviennent pas à réaliser les réformes nécessaires ou à améliorer leur compétitivité ont du mal à tirer parti de la mondialisation. En effet, les mécanismes du marché, dont les effets dépassent les frontières nationales, favorisent l'efficacité et facilitent l'accès aux flux de capitaux, aux nouvelles technologies et aux produits meilleur marché, sans pour autant toujours en garantir une répartition équitable.

Les déséquilibres commerciaux s'aggravent et les budgets sont soumis à rude épreuve. Si l'on ajoute la forte pression démographique, ces déséquilibres montrent que les pays ont de plus en plus de mal à assurer la viabilité de leurs finances publiques.

De plus, les économies avancées, à mesure qu'elles parviennent à maturité, sont davantage centrées sur les services et se déplacent vers des emplois hautement qualifiés. Aussi, les emplois peu qualifiés sont menacés et le taux de chômage augmente. Ces déséquilibres mondiaux engendrent naturellement une plus grande insécurité, notamment si l'on prend en compte d'autres répercussions comme l'exclusion sociale et la dégradation de l'environnement.

La forte hausse des prix de l'énergie et les bouleversements du marché énergétique



suscitent également l'inquiétude. Mais ces incertitudes ne devraient pas renverser le cours des choses ni se traduire par un retour aux politiques nombrilistes du passé. Elles devraient au contraire inciter les États à changer de politique, à procéder aux réformes nécessaires et à adopter des procédures coordonnées afin d'édifier des économies compétitives et des sociétés solides recherchant la cohésion sociale.

Les principaux objectifs devraient être :

- *La stabilité macroéconomique.* La consolidation budgétaire reste un problème majeur pour bon nombre de pays. La bonne santé des finances publiques est cruciale pour garantir une allocation efficace des ressources, une viabilité durable et une protection sociale pour tous.
- *Les réformes structurelles du marché.* Il est impératif de favoriser l'ouverture et la compétitivité en ouvrant les marchés de produits et en réduisant les barrières à l'entrée ; en modernisant les marchés du travail par des mesures qui améliorent l'offre et la demande ; en veillant au bon fonctionnement des marchés financiers homogènes grâce à une réglementation adaptée ; et en allégeant les formalités administratives. Ce sont là quelques priorités essentielles.

Les pays doivent accélérer le rythme des réformes structurelles (c'est justement ce que nous sommes en train de faire en Grèce) en vue de s'intégrer à l'économie mondiale et de profiter des avantages qu'offrent le libre-échange et l'ouverture des marchés, et ce surtout en créant des emplois plus nombreux et de meilleure qualité. Cependant, pour parvenir à une croissance durable, la communauté internationale doit se montrer plus vigilante quant aux questions environnementales.

La protection de l'environnement devrait être considérée comme l'une des pierres angulaires de la mondialisation et non comme un obstacle à la croissance. À cet égard, les pays devraient avoir pour priorité de réduire la dépendance pétrolière et de développer l'utilisation de ressources renouvelables. Il faudrait donc mettre en place et renforcer des initiatives communes telles que le Protocole de Kyoto.



**Kostas Karamanlis**

Les progrès accomplis dans le domaine de l'innovation et les avancées technologiques sont indéniables. Mais la plupart des travaux de recherche et des résultats obtenus sont le fait d'une poignée de pays pionniers.

Nous devons conjuguer nos efforts afin de donner une dimension mondiale à la recherche et développement et étendre les avantages de l'innovation. Dans un contexte aussi évolutif, la formation tout au long de la vie est indispensable. Les systèmes d'enseignement et de formation modernes sont déterminants pour la création d'emplois, la lutte contre l'exclusion sociale et la réduction des inégalités. Sur la base d'une plateforme commune, les pays devraient promouvoir la recherche et l'innovation et moderniser le système éducatif afin de bâtir des sociétés du savoir et de se doter d'une main d'œuvre adaptable.

L'Union européenne est un exemple marquant d'une telle coopération. Les États membres se sont fixés des objectifs communs afin d'accroître leur compétitivité et de renforcer le rôle de l'Union dans l'économie mondiale. Le réexamen de 2005 de la Stratégie de Lisbonne a été l'occasion d'établir un nouveau partenariat pour la croissance et la création d'emplois et a souligné toute l'importance d'un partage plus large de la responsabilité des réformes. On s'efforce de remédier aux faiblesses structurelles du passé par une action concertée et synergique. La coopération multilatérale est essentielle.



**Angel Gurría, Kostas Karamanlis, Donald J. Johnston et George Alogoskoufis**

La mise en œuvre des réformes reste très délicate. Le contexte économique et politique joue, à cet égard, un rôle crucial. Souvent, le coût des réformes est immédiatement visible et touche des groupes bien précis, alors que les avantages se manifestent la plupart du temps à moyen ou long terme et se répartissent à travers la société. C'est pourquoi on observe à travers le monde une vive résistance aux réformes. Les pouvoirs publics doivent donc réagir en exposant soigneusement les problèmes, en clarifiant les différentes solutions possibles, en définissant dans la concertation des mesures à adopter, en mobilisant davantage, en facilitant la formation d'alliances et en recueillant le plus large consensus politique et économique possible.

Nous devons faire participer la société à tous les niveaux du processus, faire en sorte que les citoyens prennent davantage conscience de la nature et de l'ampleur des véritables problèmes, des conséquences de l'inertie et des avantages qu'offrent les réformes.

Le Partenariat européen pour la croissance et l'emploi vise à établir :

- un partenariat entre les sociétés,
- un partenariat entre gouvernements et citoyens,
- un partenariat intra et interétatique.

Dans notre recherche d'une intégration mondiale équilibrée, nous ne devons pas sous-estimer l'importance des organisations

internationales. Elles ont en effet la possibilité et la capacité de jouer un rôle stabilisateur en veillant à ce que tous les pays, notamment les pays pauvres, reçoivent une aide et un soutien. Elles peuvent également s'assurer que la communauté internationale collabore pour réduire les inégalités, favoriser une croissance durable, limiter les risques de la mondialisation et augmenter le profit pour tous.

Un problème international majeur, qui nécessite une approche collective, est la lutte contre la pauvreté et pour la garantie d'un niveau de vie décent pour tous. À cet égard, l'OCDE, comme d'autres organisations internationales, a un rôle important à jouer. En 2000, les chefs d'État et de gouvernement du monde entier ont établi, par la Déclaration du Millénaire, les objectifs du Millénaire pour le développement et ont adopté le Consensus de Monterrey.

Lors de l'Assemblée générale des Nations unies qui s'est tenue l'année dernière, la communauté internationale a réaffirmé et renforcé ses objectifs certes ambitieux, mais néanmoins réalisables. Il reste certes encore beaucoup à faire. Cependant, c'est seulement par de tels engagements que nous pouvons espérer nous attaquer aux problèmes des pandémies, de la misère ou encore de la faim dans le monde.

Dans un contexte de profondes mutations, notre objectif est d'aider nos pays à affronter ces problèmes et à relever ces défis afin qu'ils puissent tirer profit de ces évolutions de façon équilibrée en veillant toujours à répondre à la fois à l'exigence d'efficacité économique et à celle de cohésion sociale et de sécurité.

Nous voulons renforcer la coopération internationale en ce qui concerne les différences, mais aussi les valeurs universellement admises. Il est impératif de parvenir à une convergence de vues et à un accord afin de bénéficier des avantages de la nouvelle ère.

Dans le cadre de cette collaboration, nous avons trois objectifs communs qui peuvent nous servir de principes directeurs : « la paix, la coopération internationale et la prospérité économique ».

Le Forum de l'OCDE réunit des représentants du monde politique, économique et social. Il facilite ainsi cette concertation et cette coopération. Les thèmes abordés cette année sont de la plus grande importance. En progressant dans l'examen de questions comme les déséquilibres dans le monde, la diffusion des effets bénéfiques de l'innovation et des technologies, la création d'emplois plus nombreux et de meilleure qualité, la mobilisation en faveur des réformes, l'intégration des puissances économiques émergentes dans l'économie mondiale et la réduction de la misère, nous nous rapprochons des bénéfices de l'intégration mondiale.

Mesdames et messieurs, le processus de mondialisation peut être équilibré. Il nous appartient d'adapter, d'ajuster et de renforcer l'élan pour des réformes politiques et sociales. Il appartient également aux organisations internationales d'encourager et de coordonner les politiques de réforme, de contribuer à résorber les déséquilibres et d'aider les pays en développement.

Ce choix, c'est à nous de le faire. Les défis sont multiples. Mais les bénéfices sont devant nous si nous savons les saisir. Je suis sûr que les débats du Forum seront constructifs dans ce sens. ■

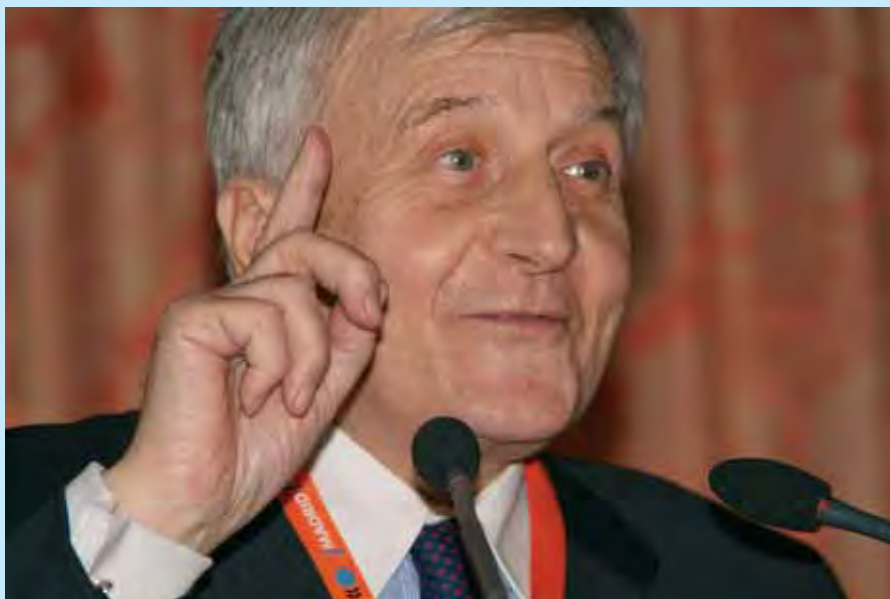
# Les réformes structurelles en Europe

*Jean-Claude Trichet, Président, Banque centrale européenne\**

C'est un grand plaisir pour moi que de participer au Forum de l'OCDE pour vous présenter mon point de vue sur les réformes structurelles en Europe. Je suis particulièrement honoré de participer à cet évènement étant donné le rôle de premier plan que joue l'OCDE dans la formulation des débats sur les questions économiques, financières et, en particulier, structurelles, dont je traiterai aujourd'hui. Je souhaiterais rendre hommage au Secrétaire général sortant, Donald J. Johnston, dont le mandat fut remarquable et le remercier, s'il le veut bien, de sa précieuse amitié. Permettez-moi aussi de souhaiter la bienvenue au nouveau Secrétaire général, Angel Gurría, pour lequel j'ai la plus haute estime et confiance depuis maintenant 25 ans.

Ces dernières années, l'utilisation du facteur travail s'est légèrement améliorée dans la zone euro. Fait étonnant, il convient de noter que la croissance de l'emploi dans cette zone a résisté au ralentissement économique observé au début de cette décennie. Toutefois, le taux d'emploi y reste faible par rapport à ceux d'autres régions du monde. En outre, depuis le lancement de la Stratégie de Lisbonne en 2000, avec un taux de croissance annuel moyen de 1,8 % (contre 2,8 % aux États-Unis), la zone euro est restée à la traîne derrière son principal concurrent. La comparaison des performances économiques de la zone euro à celles des États-Unis montre que les écarts de croissance se creusent.

Cette situation s'explique principalement par la divergence croissante des taux de progression de la productivité horaire du travail dans la zone euro et aux États-Unis. Pendant 20 ans, nous avons pu observer un changement structurel très significatif de l'autre côté de l'Atlantique. Depuis les années 80 jusqu'aux premières années du XXI<sup>e</sup> siècle, la croissance de la productivité horaire du travail a plus que doublé aux États-Unis alors qu'elle a été divisée par deux en Europe. En tout, les positions relatives des deux régions sont affectées d'un facteur de quatre au détriment de l'Europe.



**Jean-Claude Trichet**

Les raisons pour lesquelles les États-Unis ont amélioré leur productivité semblent relativement simples. Les progrès technologiques observés dans le secteur de production des TI y a contribué de manière significative. Cependant, la diffusion des TI et de l'innovation en général dans tous les secteurs de l'économie américaine a exercé un impact plus important encore sur la productivité, en particulier dans le secteur des services, affectant considérablement le commerce de détail et le secteur des services financiers.

De ce côté de l'Atlantique, on peut comprendre les raisons pour lesquelles la productivité du travail n'a pas progressé aussi fortement. D'un côté, la part des TI dans le PIB est nettement plus faible qu'aux États-Unis et de l'autre, le manque de flexibilité substantielle de l'économie en général ne permet pas aux autres secteurs économiques de bénéficier de la diffusion rapide de l'innovation en général et des TI en particulier.

Le cas de l'Europe présente cependant un second paradoxe ou, peut-être même, une

véritable énigme. Comment se fait-il que, non seulement notre productivité n'ait pas augmenté alors que, vers le milieu des années 80, elle a progressé aux États-Unis, mais qu'elle ait au contraire diminué très nettement ? À mon sens, ce phénomène ne s'explique que pour moitié par des causes classiques : l'impact de politiques spécifiques, lancées dans plusieurs pays européens dans le but de réinsérer sur le marché du travail des chômeurs non qualifiés, dont la productivité était faible ; et un sous-investissement insuffisant qui limite le stock de capital par salarié. L'autre moitié s'explique par une baisse significative de la productivité totale des facteurs, ce qui est extrêmement surprenant car elle se produit au moment même où la science et la technologie connaissent un essor historique extraordinaire.

Nous nous trouvons là au cœur de l'énigme. Je proposerai l'hypothèse suivante selon laquelle dans certaines circonstances et en période de changements technologiques et structurels très rapides, plus une économie est rigide, plus elle est résistante à ces changements.



Modérateur Angel Gurría

Ainsi, loin de tirer avantage de l'accélération du progrès technologique, la croissance de la productivité totale des facteurs diminue par rapport à ce qu'elle était durant la période précédant l'essor technologique. En d'autres termes, il semble qu'en période de changements extrêmement rapides, cette rigidité n'engendre pas seulement un coût d'opportunité (dans la mesure où on laisse échapper les possibilités nouvelles offertes par cette accélération du changement) mais aussi un « coût direct », peut-être dû – et c'est là qu'intervient mon hypothèse – au fait que, sous la pression de changements toujours plus rapides, l'économie devient encore plus rigide et hostile au progrès technologique qu'en « période normale ».

L'évolution de la croissance de la productivité totale des facteurs en Europe semble confirmer ce phénomène : d'une moyenne annuelle de 1,3 % dans les années 80, elle a été ramenée à 1,1 % durant les années 90 puis à 0,7 % entre 2000 et 2004. Ces observations conduisent à souligner l'urgence de mener à bien les réformes structurelles, en particulier celles qui accroîtront la flexibilité de tous les marchés – du travail, des biens et services, des marchés financiers – de la zone euro.

Il est très important de comprendre les raisons de ces évolutions. Comme le souligne l'OCDE, l'insuffisance des réformes structurelles menées en Europe est l'une des causes principales de l'écart de croissance économique entre l'Europe et les États-Unis.

L'économie de la zone euro est confrontée à plusieurs défis majeurs, notamment une évolution technologique rapide, une population vieillissante et une mondialisation qui s'accélère. En outre, il faudrait améliorer la viabilité sur le long terme des finances publiques de la zone euro en poursuivant les réformes des systèmes de retraites et de santé. Pour remédier à ces difficultés, des efforts de grande ampleur seront nécessaires pour améliorer la capacité d'adaptation de la zone euro, en général et des travailleurs, en particulier. Les conséquences négatives du vieillissement démographique ne peuvent être résolues que par un allongement de la durée de la vie active et/ou par une immigration conséquente. D'autres défis, comme la mondialisation et l'intensification de la concurrence, s'accompagnent de possibilités nouvelles : la mondialisation incite les entreprises et les salariés à exceller dans leurs domaines de compétence propres tout en externalisant dans le reste du monde et à moindres coûts la production de biens et de services, qui procure aux consommateurs des avantages non négligeables.

J'aimerais à présent attirer l'attention sur quelques unes des grandes priorités à assigner aux réformes à mener dans quatre domaines principaux, à savoir : améliorer le taux d'activité, renforcer la concurrence, libérer le potentiel des entreprises et favoriser un environnement novateur.

Il est nécessaire d'assurer le bon fonctionnement des marchés du travail pour encourager une forte croissance économique. Les systèmes de prestations trop généreux dissuadent leurs bénéficiaires de rechercher un emploi, les plans de retraite anticipée favorisent les sorties prématurées du marché du travail tandis que les taux d'imposition marginaux trop élevés découragent l'accès à ce marché, contribuant ainsi à faire baisser le nombre moyen d'heures travaillées.

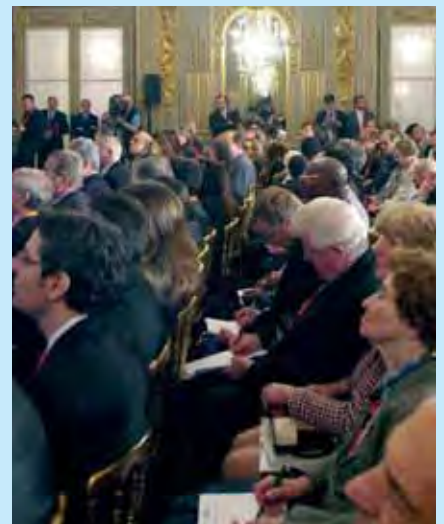
Pour améliorer l'utilisation du facteur de travail et augmenter le taux d'activité, il faut mettre en œuvre des mesures axées sur l'offre de travail, notamment la réforme de la fiscalité et des systèmes de prestations, pour accroître les incitations au travail. Certaines mesures visant à permettre aux femmes de concilier vie professionnelle et

vie familiale, comme l'offre de crèches ou garderies, peuvent aussi faire progresser les taux de participation. Par ailleurs, le recours à des formules plus souples, comme le travail à temps partiel ou l'emploi temporaire, peuvent aussi renforcer les incitations au travail.

Les taux de chômage élevés observés dans la zone euro, et en particulier chez les jeunes, soulignent la nécessité de stimuler la demande de travail. À cet égard, il est nécessaire de favoriser la flexibilité des salaires et de s'attaquer aux rigidités du marché du travail. De plus, la législation de protection de l'emploi doit être adaptée lorsqu'elle freine le recrutement, en particulier des travailleurs les plus jeunes et les plus âgés.

Le renforcement de la concurrence et le fonctionnement efficient des marchés de produits sont également indispensables pour augmenter la croissance à moyen et à long termes. L'absence de concurrence nuit à la productivité en limitant l'efficacité de la production et en réduisant les incitations à l'innovation. De plus, l'intensification de la concurrence s'accompagne généralement d'une baisse du niveau des prix, provoquée par la baisse des marges des entreprises.

Il est indispensable de renforcer la concurrence sur les marchés des services de l'UE. La zone euro doit accélérer le rythme des mesures propres à stimuler la concurrence sur ces marchés afin d'accroître l'efficacité économique et



les économies d'échelle. Le rythme de croissance et le niveau de la productivité du travail dans le secteur des services s'en trouveront renforcés et le dynamisme de l'économie accru. Une concurrence plus forte dans le secteur des services renforcerait l'efficacité et la flexibilité des marchés de services, faciliterait les processus d'ajustement et augmenterait la résistance de la zone euro aux chocs économiques.

Dans ce contexte, la création d'un marché intérieur des services et l'adoption de la Directive Services constituerait une avancée importante qui feraient tomber les obstacles à la prestation de services transfrontières et faciliteraient la création d'entreprises de services dans d'autres États membres.

Dans l'UE, le marché des produits a déjà bénéficié de certaines améliorations. Ainsi, plusieurs industries de réseau, notamment les télécommunications et les transports aériens, sont désormais totalement ou largement ouvertes à la concurrence. Et les réformes portent leurs fruits. La remarquable croissance de la productivité du travail observée dans certaines industries de réseau en Europe depuis dix ans illustre parfaitement l'impact positif exercé sur la croissance de la productivité du travail par l'assouplissement de la réglementation et le renforcement de la concurrence.

La troisième condition indispensable pour renforcer la croissance dans la zone euro consiste à libérer le potentiel des entreprises en instaurant un environnement économique favorable à l'entreprise. Cela signifie que les coûts administratifs imposés par le secteur public doivent être réduits pour les entreprises en place et pour les créations d'entreprises. En mars 2006, le Conseil européen a recommandé la création d'ici la fin 2007, au sein de chaque État membre, d'un « guichet unique » permettant de créer une entreprise en une semaine. Aujourd'hui, il faut en moyenne 27 jours pour créer une entreprise dans la zone euro contre 5 aux États-Unis.

Pour exploiter pleinement ce potentiel de productivité, les réformes des marchés du travail et des marchés de produits que je viens d'évoquer doivent s'accompagner de politiques favorables à la diffusion de



**Modérateur Angel Gurría et Jean-Claude Trichet**

l'innovation et de nouvelles technologies. Il s'agit, notamment, de mesures visant à soutenir l'innovation en augmentant les investissements en recherche et développement (R&D). En 2004, environ 1,9 % du PIB de la zone euro a été investi en R&D contre 2,8 % aux États-Unis. L'Europe s'est donné pour objectif de porter à 3 % de son PIB le niveau des investissements en R&D d'ici 2010. Les études de la Commission européenne montrent que, si on prend en compte les effets de l'accroissement des investissements dans l'économie de la connaissance prévue par la Stratégie de Lisbonne, la croissance potentielle annuelle de l'UE pourrait augmenter de trois quarts de point.

Les efforts déployés pour améliorer le niveau de formation et les compétences de la main-d'oeuvre sont d'une importance cruciale dans le cadre de cette stratégie. L'éducation exerce une influence sur la croissance par le biais de l'innovation ainsi que de l'adoption de nouvelles technologies. Par ailleurs, l'amélioration de la qualité de l'éducation et de la formation contribuera à réduire les problèmes d'adéquation sur le marché du travail et facilitera le redéploiement des travailleurs entre les secteurs et les entreprises. De plus, nous avons besoin d'un plus grand nombre de scientifiques et chercheurs de haut niveau.

Au sein de l'UE, nous comptons environ 5,3 scientifiques et chercheurs pour 1 000 travailleurs, contre 9 pour 1 000 aux États-Unis.

En outre, l'investissement dans les TIC, qui est un indicateur de la diffusion de l'innovation, a représenté 6 % du PIB aux États-Unis sur la période 2000-2004, contre 3 % seulement dans la zone euro. La diffusion des TIC semble particulièrement pertinente dans le secteur des services, en raison de son potentiel plus élevé de création d'emplois, d'autant que l'on observe, à moyen terme, aucun arbitrage apparent entre productivité du travail et croissance de l'emploi au niveau de l'ensemble du secteur. En conséquence, l'enjeu essentiel pour les grands pays de la zone euro consiste, pour les années à venir, à accroître leur aptitude à promouvoir la diffusion de l'innovation et, notamment, les progrès technologiques, dans les secteurs de services, secteurs dans lesquels les pays du Nord de l'UE ont enregistré nombre de réussites.

Si les pays de la zone euro s'emploient sans attendre à mobiliser leurs forces et à accélérer avec détermination les réformes structurelles, l'activité économique de cette zone en sera renforcée et élargie. C'est pourquoi la BCE a toujours encouragé la mise en œuvre de réformes structurelles

dans le cadre de la Stratégie de Lisbonne. Cinq ans après, des progrès ont été accomplis dans certains domaines - comme le démontre la hausse du taux d'emploi dans la zone euro - mais encore, l'un dans l'autre, les réformes engagées sont globalement insuffisantes.

Dans ce contexte, l'examen à mi-parcours de la Stratégie de Lisbonne mené en 2005 a conduit à relancer le processus en privilégiant davantage la croissance économique et l'emploi. À l'issue de cet examen, tous les pays de l'UE ont élaboré des « Programmes nationaux de réformes » exposant les étapes des réformes structurelles nécessaires pour la période 2005-2008. Ces mesures visent notamment à renforcer la viabilité et la qualité des finances publiques, à promouvoir la flexibilité des marchés du travail et des produits, à encourager un environnement favorable aux entreprises et à faire en sorte que le marché intérieur européen soit entièrement opérationnel, notamment les marchés de l'énergie et des services. La mise en œuvre de réformes structurelles de grande ampleur revêt une importance toute particulière pour les pays de la zone euro,

pour accroître la flexibilité des prix et des salaires, renforcer la résistance de l'économie aux chocs, faciliter l'ajustement structurel, augmenter le potentiel de croissance de la production, accélérer les créations d'emplois et réduire les tensions sur les prix, ce qui facilitera la mise en œuvre de la politique monétaire unique.

La politique monétaire de la BCE a aussi un rôle à jouer pour aider la mise en œuvre des réformes structurelles. Une politique monétaire crédible privilégiant le maintien de la stabilité des prix à moyen terme contribue à la stabilité de l'environnement économique. Dans un environnement macroéconomique stable, ce n'est pas seulement plus facile de discerner les domaines où les réformes sont nécessaires mais les avantages qui en découlent sont rendus plus visibles, ce qui facilite ainsi leur acceptation.

En revanche, les réformes structurelles peuvent aussi avoir d'importantes conséquences du point de vue de la transmission d'une politique monétaire ciblée sur la stabilité des prix. Dans les économies plus rigides, les variations

des taux d'intérêt se répercutent tardivement sur les prix et des obstacles structurels peuvent empêcher de tirer pleinement parti des gains de productivité que cette politique axée sur la stabilité vise à obtenir.

En conclusion, le modèle socio-économique de l'Union européenne fait l'objet d'un important processus de réforme, pour s'adapter face aux défis de demain. La stratégie économique est sur la bonne voie. Il existe un consensus sur les objectifs à poursuivre ainsi qu'un accord sur le bon cadre institutionnel à mettre en place. La prochaine étape décisive consistera à accélérer la mise en œuvre de ce programme : plus tôt cela arrivera, plus tôt il sera possible d'élever le niveau de l'activité économique, de l'emploi et de l'innovation de l'Europe. Je ne doute pas que cette accélération des réformes servira non seulement l'intérêt des Européens mais, *in fine*, celui de l'économie mondiale toute entière, car l'économie européenne contribuera d'autant mieux à la prospérité économique mondiale qu'elle sera plus forte. ■

\* Extraits du discours de Jean-Claude Trichet



Angel Gurría, Stanley Fischer, Michel Camdessus et Jean-Claude Trichet entre deux débats.

# La libéralisation des marchés financiers

Stanley Fischer, Gouverneur, Banque d'Israël \*

C'est à l'invention du télégraphe que remonte la première grande ère de la mondialisation financière. C'est en effet à partir de la mise en service du télégraphe que les taux de rentabilité sur les marchés de capitaux ont commencé à évoluer de concert pour aboutir, en l'espace de quelques minutes, à une étroite imbrication des taux d'intérêt et autres prix sur les différentes places financières. Aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, les minutes sont devenues des microsecondes, mais la véritable révolution a bel et bien eu lieu il y a 150 ans.

En ce nouvel âge de la mondialisation financière, nous vivons une ère de bien plus grande complexité, du fait notamment de l'explosion des instruments financiers dérivés. Notre époque se caractérise en outre par un accès à l'information plus facile et plus large et par une accélération des communications et des transports, deux facteurs qui peuvent certes améliorer l'efficacité du système, mais aussi amener bon nombre d'entre nous à penser que celui-ci est plus exposé et vulnérable qu'il ne l'a jamais été face à d'éventuels accidents.

Les pays industrialisés jugent souhaitable la libéralisation du secteur financier. Les arguments économiques fondamentaux en faveur de la libre circulation des capitaux sont les mêmes que ceux que l'on invoque en faveur du libre-échange. Dans ces conditions, pourquoi les vestiges des mesures de contrôle instituées dans les années 30 et à l'époque de la Seconde Guerre mondiale ont-ils tardé tant à disparaître ? En partie en raison d'une inertie consécutive à l'habitude d'avoir vécu longtemps dans un environnement particulier – avec des mesures de contrôle – et de penser que toute modification du système aurait des effets déstabilisateurs. L'OCDE a joué un rôle majeur pour faire progresser la libéralisation du compte capital dans les pays industrialisés. De la même façon, il était entendu au sein du marché commun, puis de l'Union européenne, que la mobilité des capitaux était essentielle



Stanley Fischer

à l'intégration économique. La libéralisation du compte capital a suscité davantage d'interrogations de la part des pays émergents ou en développement dans lesquels, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les mesures de contrôle étaient aussi omniprésentes.

En dépit des inquiétudes inhérentes aux dangers potentiels des flux internationaux de capitaux, une dynamique s'est fait jour au milieu des années 90 en faveur de la libéralisation des flux de capitaux. Peu avant la crise asiatique, sur une initiative du Royaume-Uni, le G7 avait fait une proposition visant à amender les Statuts du FMI pour faire de la libéralisation des mouvements de capitaux l'un des objectifs de l'institution.

Alors que l'initiative en faveur d'un amendement des Statuts du FMI dans ce sens ralliait de plus en plus de suffrages, le Directeur général du FMI, Michel Camdessus, et moi-même avons souligné que nous étions en faveur non pas d'une libéralisation immédiate, mais plutôt d'une libéralisation *ordonnée* du compte capital.

C'est à ce moment-là, alors que nous nous attachions à défendre cette libéralisation ordonnée du compte capital, que s'est produite la crise asiatique ; les pays atteints, aux voix desquelles d'autres pays vinrent s'unir, incriminèrent le pouvoir excessif et le caractère irrationnel des flux de capitaux, en particulier des fonds d'investissement spéculatifs.

Il n'y a finalement pas eu de modification des Statuts du FMI. Et c'est pour des raisons analogues qu'à l'OCDE, la proposition en vue d'un accord relatif à l'investissement direct étranger, d'un code sur l'investissement direct étranger, n'a jamais abouti.

Avec 10 années de plus de recul, comment doit-on apprécier les crises du compte capital qui ont émaillé les années 90 ? Il faut noter tout d'abord que presque tous les pays qui ont traversé une crise au cours des années 90 avaient opté, officiellement ou non, pour l'ancrage de leurs taux de change.

Je suis convaincu que l'instauration des taux de change flottants a été



Stanley Fischer, Michel Camdessus et Angel Gurría

le changement qui a le plus transformé le système financier international. Ce changement supprime en effet un important facteur de risque. Par taux de change flottants, je n'entends pas *seulement* des taux de change autorisés à fluctuer librement, c'est-à-dire un régime de change non soumis à l'intervention de la banque centrale ; ce dont je parle, c'est d'un système qui permette à un pays, lorsque la situation l'exige, de laisser le taux de change s'ajuster sans pour autant modifier les fondements de sa politique économique. Le régime de flottement dirigé entre dans cette définition, sous réserve que le taux de change soit réellement flexible.

Revenons-en aux raisons pour lesquelles il est souhaitable de libéraliser le compte capital. Les manuels d'économie nous présentent l'allocation intertemporelle des ressources en termes simples, en nous expliquant que certains pays veulent épargner davantage, que d'autres offrent de meilleures opportunités d'investissement, et que les capitaux doivent pouvoir circuler des uns aux autres de sorte que les pays qui donnent la préférence à l'épargne puissent épargner et que, par ailleurs, les capitaux puissent être investis là où leur rémunération sera la plus élevée. C'est la théorie de base, mais personne n'avait prévu que l'allocation intertemporelle

des ressources aboutirait à une situation où l'essentiel des entrées de capitaux se dirigerait vers les plus riches des principaux pays, c'est-à-dire les États-Unis.

Une deuxième raison tient à ce que la libéralisation du secteur financier est un moyen d'aiguiser la concurrence dans le secteur et d'améliorer la qualité du système financier en l'ouvrant à la concurrence étrangère. Les fonctions que j'occupe me le prouvent jour après jour. En effet, l'économie israélienne gagne à la fois à autoriser ses établissements financiers à se positionner face à la concurrence internationale et à autoriser les entreprises étrangères à fournir des services aux entreprises nationales. Les sociétés étrangères disposent, ou disposaient, d'une technologie supérieure. Elles savent comment faire des choses – en termes d'ingénierie financière – que les entreprises locales ne savent pas, et dès lors qu'il y a cette concurrence, les entreprises nationales ne manquent pas d'en bénéficier.

La libéralisation du secteur financier est souhaitable pour une troisième raison : elle modifie l'angle d'approche des entreprises nationales, et les conduit à adopter une stratégie « mondiale ». J'en dirais plus sur ce point tout à l'heure, à partir de l'expérience israélienne.

Un pays qui souhaite s'intégrer aux marchés financiers doit s'assurer que sa situation macroéconomique et son système financier sont suffisamment résistants pour faire face aux tensions que peut induire la libéralisation. Sur le plan macroéconomique, le premier élément à prendre en compte est la situation budgétaire qui doit être viable et, de préférence, solide.

Sur le front de la politique monétaire, le régime de change joue un rôle central. En cas de régime de taux de change flottants, il convient de définir les objectifs de la politique monétaire. Les pays ont de plus en plus recours à des systèmes flexibles de ciblage de l'inflation où le gouvernement définit une zone-objectif d'inflation et où la banque centrale a pour mission de maintenir le taux à l'intérieur de la fourchette préconisée. Reste que l'objectif doit être interprété avec souplesse, c'est-à-dire que si l'économie est exposée à un choc, le taux d'inflation doit pouvoir sortir de la fourchette pour un temps pendant lequel la banque centrale s'emploie à le recadrer progressivement.

Au-delà du cadre macroéconomique, il est nécessaire de mettre en place un système bancaire et financier raisonnablement stable, ce qui n'est pas chose facile. De surcroît, la libéralisation ne doit pas intervenir d'un coup, mais suivre un processus graduel. S'agissant des flux de capitaux, les principes de la libéralisation sont les suivants : 1) libéraliser les entrées de capitaux avant les sorties de capitaux, ou en même temps, 2) libéraliser les flux de capitaux à long terme avant les flux à court terme et 3) libéraliser les investissements directs étrangers avant les investissements de portefeuille.

Quant aux secteurs à libéraliser, ce sera d'abord le secteur des entreprises, ensuite, le secteur des ménages, et enfin, le secteur financier.

Il s'agit là d'un ensemble de principes, qui ne reposent pas sur de grandes théories mais plutôt sur ce qui semble avoir fonctionné dans le passé.

Permettez-moi d'ajouter encore deux points. Le premier est qu'il importe de libéraliser aussi bien les sorties que



les entrées de capitaux. Du fait de la libéralisation du compte capital et de la croissance rapide de l'économie, ainsi que de l'existence d'un secteur de haute technologie très performant en Israël, le pays bénéficie d'entrées massives de capitaux, dont la moitié environ sous forme d'investissement direct étranger, et le reste sous forme d'investissement de portefeuille. Si les sorties de capitaux n'étaient pas autorisées, le taux de change se trouverait exposé à de fortes pressions étant donné que la balance courante est excédentaire.

Mais Israël a également libéralisé les sorties de capitaux. En 2005, celles-ci ont représenté quelque 9 % du PIB, soit à peu près l'équivalent des entrées de capitaux. Au début du processus, les fonds de pension, les fonds communs de placement et l'investissement des ménages étaient entièrement d'origine nationale, ce qui n'est pas naturel dans une économie de petite taille. Depuis la libéralisation des sorties de capitaux, la pression nette sur le taux de change exercée par les flux de capitaux a pratiquement disparu.

Mon deuxième point est un constat que j'ai fait assez récemment. Je n'avais pas réalisé que la libéralisation du compte capital, surtout dans une petite économie, induit un changement d'état d'esprit chez la quasi-totalité des agents économiques. Avant la libéralisation, ceux-ci pensaient « localement ». Par rapport à la norme dans la région, nous considérons notre économie, forte d'un PIB d'environ 125 milliards de dollars, comme relativement importante. Or à l'échelle du globe, nous ne sommes qu'une minuscule économie, dont le PIB représente tout au plus 1 % du PIB de l'UE ou des États-Unis. Dès l'ouverture du compte capital, les milieux d'affaires ont commencé à se placer dans une perspective mondiale, les entreprises en quête d'investisseurs ont changé d'attitude et déployé des stratégies commerciales internationales, tout comme les épargnants nationaux se sont mis à penser à l'échelle mondiale. Cette mesure a donc fait évoluer les mentalités dans un sens qui, personnellement, me semble positif. En résumé, après une libéralisation réussie, les gens commencent à prendre conscience que leur périmètre d'action ne

se limite pas à l'économie locale, et que le monde leur est ouvert.

Je voudrais maintenant évoquer brièvement deux autres sources de préoccupation à l'heure actuelle : les risques qui peuvent être associés à la prolifération des instruments dérivés d'une part, et les déséquilibres mondiaux, d'autre part.

La profusion et la prolifération des instruments financiers suscitent des inquiétudes au sujet des risques qui pourraient toucher le système financier international, et c'est sans doute normal. La valeur nominale (au pair) des instruments dérivés s'élève à plusieurs fois le PIB mondial. Face à des chiffres aussi astronomiques, il n'est pas difficile d'imaginer comment une crise financière pourrait se déclencher, dès lors qu'une chaîne imbriquée de contrats sur instruments dérivés viendrait à dérailler du fait du non règlement d'un contrat, qui couvrirait un autre contrat, lequel venait en couverture d'un autre contrat encore. Une réaction de proche en proche qui cadre avec la théorie du chaos selon laquelle le battement d'ailes d'un papillon quelque part en Afrique pourrait provoquer un ouragan en Chine.

En même temps, cette prolifération d'instruments dérivés permet d'isoler

les risques de leur contexte original et de les déplacer vers ceux qui sont le plus prêts à les assumer. C'est pour cette raison que beaucoup considèrent le développement d'instruments financiers comme un moyen d'accroître la résistance et la solidité du système financier.

Comment positionner ces risques ? Les scénarios catastrophe prévoyant l'effondrement en cascade d'une série de contrats sur instruments dérivés sont plus effrayants que réalistes, car il existe des mécanismes de compensation multilatérale entre la plupart des institutions, ce qui signifie qu'il devrait généralement être possible de compenser les obligations de paiement qui n'ont pas été réglées.

Une autre source d'inquiétude porte sur la crainte que les risques transmis par l'intermédiaire des contrats dérivés le soient de façon peu judicieuse ou ne soient pas convenablement appréciés. À titre d'exemple, lorsque des banques sécurisent ou couvrent un risque, ce risque se déplace, le plus souvent semble-t-il vers des compagnies d'assurance. On peut craindre dans ce cas que le risque migre de personnes capables d'en apprécier l'ampleur vers d'autres qui soient moins à même de le faire. Une autre possibilité serait que les risques se transfèrent de places financières tenues d'évaluer quotidiennement



Modérateur Françoise Crouigneau et Stanley Fischer

leurs avoirs aux cours du marché vers d'autres qui échappent à cette obligation, dans la mesure où nombre d'intervenants sur les marchés de capitaux préfèrent se ménager la capacité de lisser leurs recettes et bénéfiques en tant que de besoin.

Nul ne peut nier l'existence de ces risques, mais force est toutefois de constater que nous connaissons depuis quelque temps déjà le monde des instruments dérivés et que nous en avons acquis une certaine expérience.

Les déséquilibres mondiaux constituent un autre sujet majeur de préoccupation. Nombreux sont ceux qui pensent que le système financier international a permis l'apparition de déséquilibres de la balance courante américaine qui n'auraient pas été possibles auparavant, et dont l'issue ne peut être que défavorable. Là aussi, il est facile de monter un scénario catastrophe se caractérisant par des ventes massives de dollars, une chute des cours des valeurs mobilières et une hausse des taux d'intérêt aux États-Unis, et par un ralentissement de l'économie américaine, voire une récession, qui entraînerait dans son sillage l'économie mondiale.

C'est un scénario qui, certes, n'est pas impossible. Mais bien d'autres sont envisageables, telle qu'une baisse du dollar qui pourrait être relativement rapide, mais

qui n'aurait pas une incidence massive sur la production dans la mesure où le système serait capable de s'y ajuster.

Si une économie procède à un ajustement sans en passer par une crise, l'ajustement est nécessairement plus lent. Ainsi, il se pourrait bien que la balance courante américaine mette plus longtemps qu'on le pense à se rééquilibrer. Il ne s'agit pas non plus de faire passer le solde de la balance courante d'un déficit de plus de 6 % du PIB à zéro : un ajustement viable pourrait se cantonner aux alentours de 2,5-3 % du PIB. De fait, la balance courante américaine a déjà mis plus de temps que prévu à s'ajuster. Il est très probable que le dollar se dépréciera, mais pas de façon régulière ; il s'agira plutôt d'oscillations autour d'une tendance qui sera difficile à discerner d'un jour ou d'un mois sur l'autre. Comme avait l'habitude de le dire Bob Rubin, un de mes anciens collègues de Citigroup, « un jour les marchés sont en hausse, un autre jour ils sont en baisse », et il en ira de même du dollar.

Pour présenter les choses un peu différemment, on nous dit souvent qu'il faudrait admettre que nous sommes dans la position de la personne tombant d'un gratte-ciel à qui l'on pose la question « Comment ça va ? » et qui répond « jusqu'ici, tout va bien ! » Mais on peut décrire la situation autrement : nous vivons

dans un monde nouveau qui se caractérise par des systèmes financiers bien plus étoffés, des instruments financiers bien plus complexes, une information bien plus riche, soit un monde bien plus résilient que celui des générations précédentes et que nous ne comprenons pas encore pleinement – le problème n'est pas de savoir combien de temps durera la chute avant que l'inévitable se produise, mais plutôt de n'avoir qu'une compréhension très imparfaite de la terre que nous foulons aujourd'hui.

Nous ne savons pas exactement dans quelle situation nous nous trouvons, mais cette situation n'est peut-être pas aussi catastrophique que ne le pensent certains. En tout état de cause, le rôle des économistes est de continuer à promouvoir des réformes propres à résoudre les problèmes, et nous savons tous quelles sont ces réformes. Je suis heureux de constater à cet égard que le FMI a décidé de jouer un rôle moteur pour favoriser la mise en œuvre de telles réformes.

Cette conférence a pour thème « Équilibrer la mondialisation ». C'est un bon titre. Mais il aurait été encore mieux de l'intituler « Recueillir les fruits de la mondialisation ». ■

\* Extraits du discours de Stanley Fischer

## Forum 2006 en images



# Réaliser les promesses des pays d'Europe du Sud-Est

## L'espoir se lève à l'est

- **MODÉRATEUR : ALISON SMALE**, DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION, INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE
- **GHEORGHE COPOS**, VICE-PREMIER MINISTRE, ROUMANIE
- **DIMITRIOS DASKALOPOULOS**, PRÉSIDENT, FÉDÉRATION DES INDUSTRIES GRECQUES
- **RAINER GEIGER**, COPRÉSIDENT POUR L'OCDE, CHARTE POUR L'INVESTISSEMENT EN EUROPE DU SUD-EST
- **GERLANDO GENUARDI**, VICE-PRÉSIDENT, BANQUE EUROPÉENNE D'INVESTISSEMENT
- **MICHAEL MOZUR**, COORDINATEUR SPÉCIAL ADJOINT, PACTE DE STABILITÉ POUR L'EUROPE DU SUD-EST



Alison Smale, Gheorghe Copos et Dimitrios Daskalopoulos

Les États membres de l'Union européenne ont une responsabilité particulière dans le processus de coopération et de développement régionaux de l'Europe du Sud-Est : tel est l'avis des membres du panel sur la situation complexe de cette zone géographique. Ils insistent également sur l'importance de préserver la stabilité de la région afin d'encourager la poursuite des progrès des pays les moins avancés qui ne sont pas encore dans la même situation que la Roumanie et la Bulgarie. Les deux pays sont en effet dans la perspective de rejoindre l'UE début 2007.

Alison Smale salue l'initiative du Forum de l'OCDE visant à examiner cette région, selon elle longtemps ignorée par des réunions comme celle-ci, et souligne le caractère particulièrement opportun de cette table ronde, qui coïncide avec le référendum sur l'indépendance du Monténégro vis-à-vis de la Serbie.

Gheorghe Copos fait part de la gratitude de son pays à l'égard du soutien que lui a apporté l'OCDE au cours des négociations avec l'Union européenne. Selon lui, l'évolution des négociations est incontestablement liée au regain de faveur de la Roumanie auprès des investisseurs étrangers, lesquels ont investi dans le pays 5,5 milliards d'euros en 2005 et probablement davantage en 2006. Parallèlement, la Roumanie a adopté une législation fiscale plus avantageuse, mis en place des mesures plus strictes de lutte contre la corruption, accéléré le processus de privatisation et rationalisé les procédures des marchés publics.

Se présentant comme un homme optimiste et réaliste, Michael Mozur indique que l'accord d'Athènes a aussi débouché sur un accord d'investissement d'environ 25 milliards de dollars sur les deux prochaines décennies pour répondre à la demande d'énergie. Le nouveau pacte de

stabilité de la région concerne 90 % de l'ensemble des échanges tandis que des politiques mises en œuvre pour développer l'emploi, lutter contre la corruption et faire évoluer les mentalités, sont mieux perçues par l'opinion.

Michael Mozur pense aussi que le secteur privé, bien que prudent et sceptique, est prêt à investir en Europe du Sud-Est à condition que toutes les politiques nécessaires soient mises en œuvre de manière crédible.

Gerlando Genuardi observe un net changement des mentalités dans cette région et prévoit que les Balkans joueront un rôle essentiel au sein de l'économie européenne de demain. La Banque européenne d'investissement concentre la majeure partie de ses efforts sur l'investissement régional et exhorte à une promotion plus poussée de la recherche et du développement. Il souligne également



Alison Smale

l'importance du soutien aux petites et moyennes entreprises, dont le rôle est primordial dans le processus de consolidation d'un secteur privé émergent. Enfin, il insiste sur la nécessité pour cette région de maintenir le cap, après les nombreuses difficultés qu'elle a dû surmonter pour en arriver là.

**Dimitrios Daskalopoulos** affirme que les attaches traditionnelles de la Grèce en ont fait un truchement naturel du processus de modernisation de l'Europe du Sud-Est. Certaines périodes ont certes été difficiles, voire dangereuses, mais en définitive les succès ont été plus nombreux que les échecs. L'absence totale de conception d'un marché ouvert, l'hypertrophie et souvent la corruption de l'administration, associée à une carence juridictionnelle et législative ont été autant d'obstacles difficiles à surmonter. « Cependant, la volonté de changement est présente et c'est ce qui nous donne des raisons d'être optimistes pour l'avenir de l'Europe du Sud-Est », ajoute-t-il, aussitôt soutenu par d'autres intervenants.

« L'évolution qu'a connue la région ces 15 dernières années a été tout à fait spectaculaire. » Aujourd'hui, la Roumanie et la Bulgarie sont sur le point de rejoindre l'Union européenne tandis que la Turquie

est engagée sur la voie de Bruxelles. Ce n'est donc qu'une question de temps avant que l'Albanie et les États ex-yougoslaves se joignent à la marche vers l'intégration européenne. « Les Balkans pourront alors peut-être se débarrasser de leur réputation de poudrière de l'Europe, héritage légué par Sarajevo et qui fut sur le point de resurgir durant la deuxième moitié des années 90 », observe Dimitrios Daskalopoulos. Le commerce et les relations économiques, ajoute-t-il, ont été les principaux catalyseurs de la modernisation et aujourd'hui, les débouchés commerciaux foisonnent dans la région.

**Rainer Geiger** fait observer que la Charte pour l'investissement établie au sein de l'OCDE est un succès. Cette Charte, qui vise à promouvoir les réformes nationales et encourager le développement de l'intégration régionale en créant des réseaux au sein de domaines divers, a stimulé les investissements et amélioré le climat d'investissement. La croissance a été relancée et la stabilité, le développement durable et l'intégration régionale ont progressé. En outre, la Charte pour l'investissement est également un succès pour l'OCDE : elle sert désormais de référence à d'autres programmes de coopération régionale.

« La clé de ce succès réside dans la prise en compte de plusieurs éléments. » La Charte intègre en effet des réformes nationales, engagées sur la base d'objectifs clairement définis dans le temps, la création de réseaux régionaux favorisant les échanges de bonnes pratiques, la mise en place de partenariats public-privé et le ralliement de soutiens politiques. Toutefois, prévient-il, la tâche n'est pas pour autant terminée : il reste des défis à relever, notamment la nécessité d'assurer un renforcement continu des capacités.

En réponse aux nombreuses questions posées par l'auditoire, Alison Smale invite les panélistes à donner brièvement leurs réactions. Gheorghe Copos recense les réformes législatives mises en œuvre par son gouvernement face à la nécessité de changement. Dimitrios Daskalopoulos met en avant le développement du sens des affaires qui a dynamisé le marché ; Gerlando Genuardi note, quant à lui, que le climat d'investissement s'est considérablement amélioré. Michael Mozur se plaît à imaginer le jour où la coopération mise en œuvre dans le cadre du Pacte de stabilité sera comparable à l'esprit du Conseil nordique, modèle de coopération internationale à ses yeux. ■



Rainer Geiger, Gerlando Genuardi et Michael Mozur

# Énergie et économie

## Un sujet brûlant

- **MODÉRATEUR : DIDIER POURQUERY**, DIRECTEUR DES RÉDACTIONS, METRO, FRANCE
- **PHILIPPE BÉNÉDIC**, DIRECTEUR GÉNÉRAL RÉSIDENT, BANQUE ASIATIQUE DE DÉVELOPPEMENT
- **EFTHYMOS N. CHRISTODOULOU**, PRÉSIDENT, HELLENIC PETROLEUM, GRÈCE
- **PADMA DESAI**, DIRECTRICE, CENTRE DES ÉCONOMIES EN TRANSITION, UNIVERSITÉ DE COLUMBIA, ÉTATS-UNIS
- **DAVID FEICKERT**, CONSULTANT EN RELATIONS INDUSTRIELLES, ERGONOMIE ET ÉNERGIE, ROYAUME-UNI
- **DAVID KNAPP**, RÉDACTEUR PRINCIPAL, ENERGY INTELLIGENCE GROUP, ÉTATS-UNIS



Philippe Bénédic et Efthymios N. Christodoulou

**D**idier Pourquery introduit ce thème « vaste et brûlant » par une description des facteurs qui ont conduit aux hausses récentes du prix de l'énergie, notamment la nouvelle demande de la Chine et de l'Inde. Il pose ensuite deux questions au panel. Bien que l'effet sur la croissance économique sous-jacente ait semblé négligeable jusqu'à présent, quels sont les risques envisageables, surtout si les prix continuent de grimper ? Quelles politiques sont requises pour améliorer le rendement énergétique et exploiter des sources d'énergie de remplacement ?

**David Knapp** récapitule brièvement les caractéristiques du marché de l'énergie et la façon dont les forces économiques, financières et politiques se conjuguent pour l'orienter. Il souligne les paradoxes économiques apparents du pétrole : il est hautement fongible et pourtant hétérogène ; la demande est géographiquement dispersée, mais l'offre est très concentrée ; les projets pétroliers se placent dans le long terme,

mais les marchés financiers réagissent dans le court terme. Il indique que nous sommes désormais dans un « marché vendeur », pour la quatrième fois seulement dans l'histoire. Cependant, alors qu'au cours des trois périodes précédentes, dans les années 20, 40 et 70, les causes tenaient à l'offre, il s'agit aujourd'hui d'un phénomène inhabituel alimenté par la demande auquel on ne peut pas remédier en jouant sur l'offre. David Knapp craint que cela ait pour effet de prolonger la situation.

David Knapp note ensuite l'impact croissant sur les marchés financiers des opérations visant les produits dérivés du pétrole qui prennent un poids totalement disproportionné. Des dizaines de milliards de dollars sont brassés, soit des sommes qui dépassent de très loin les opérations sur le produit lui-même. David Knapp estime qu'environ 20 US\$ à 25 US\$ du prix actuel du baril de pétrole reflètent les anticipations du marché concernant la demande chinoise future.

**Philippe Bénédic** observe qu'il n'y a pas de réponse valable pour tous les pays face à l'augmentation des prix du pétrole en Asie. Cela tient en grande partie à la coexistence dans la région d'importateurs et d'exportateurs de pétrole. Cependant, la région est globalement importatrice nette de pétrole et l'augmentation des prix menace le bien-être économique



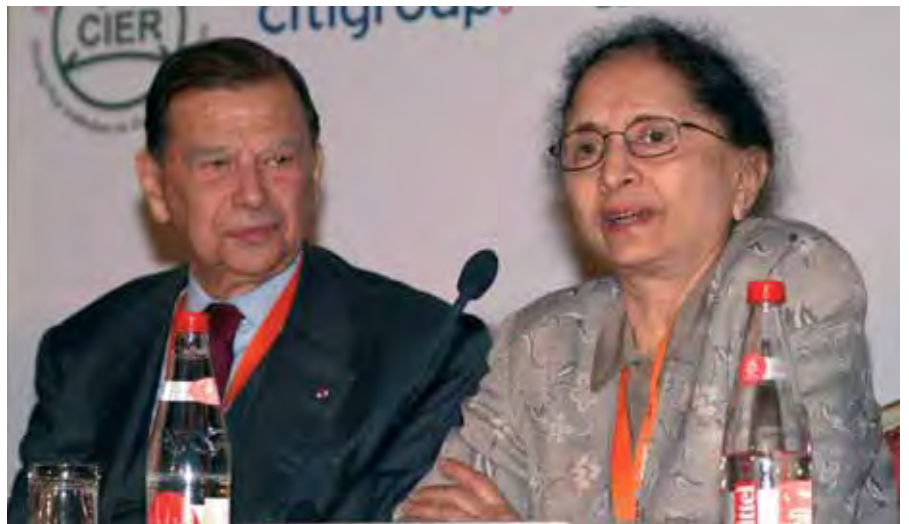
Didier Pourquery

d'une région où se trouvent les deux tiers des pauvres de la planète.

En dépit d'une consommation relativement faible par habitant, la demande d'énergie en Asie a augmenté de 230 % entre 1973 et 2003. L'Asie consomme désormais 25 % de l'offre mondiale d'énergie. Pendant la même période, la consommation moyenne mondiale a augmenté de 75 %. Selon Philippe Bénédic, « cette tendance n'est ni économiquement, ni écologiquement soutenable ». Le développement durable dépendra de trois grands facteurs : fiabilité de l'offre, rendement énergétique et diversification des sources d'énergie de remplacement. Il cite l'exemple de la Chine où « un quadruplement du PIB est attendu d'ici à 2020. Mais, comme l'offre commerciale d'énergie ne fera que doubler pendant cette période, la Chine devra diviser par 2 son intensité énergétique au cours des 15 prochaines années ».

**Padma Desai** fait trois observations fondamentales. Elle convient que le surcroît de la demande est principalement alimenté par l'Asie, mais elle indique qu'il ne faudrait pas sous-estimer l'épuisement des champs gaziers européens. Elle soutient en outre que la plupart des fournisseurs d'énergie continuent de jouir d'un pouvoir monopolistique et que rien ne garantit qu'ils respecteront les règles du marché. Enfin, affirme-t-elle, l'énergie « est en grande partie affaire de politique ».

Padma Desai dégage un certain nombre de courants politiques fondamentaux qui traversent le marché. L'Europe craint que la Russie ne soit pas un fournisseur fiable à long terme, mais la Russie craint de son côté que l'Europe ne soit pas un client fiable à long terme. La Russie ne veut pas se retrouver dans la situation du « fournisseur qui livre du cacao à la Suisse et voit celle-ci le transformer à son profit en chocolat de luxe ». Elle veut sa part de la valeur ajoutée. « Le récent accord gazier entre l'Allemagne et la Russie, impliquant un échange d'actifs, est la voie à suivre. » Passant à l'Inde et à la Chine, Padma Desai évoque le succès de leurs stratégies fondées sur le « brut de concession », notamment en Afrique. En contrepartie de parts dans les ressources énergétiques des pays africains, la Chine y a investi dans des systèmes scolaires,



**Eftymios N. Christodoulou and Padma Desai**

des cimenteries et des réseaux de chemin de fer. Une telle politique est « incompréhensible » pour les compagnies pétrolières occidentales.

**David Feickert** évoque les déplacements géographiques qui se produisent actuellement dans les réserves mondiales de combustibles fossiles et la concentration croissante de l'offre dans quatre régions : l'Amérique latine, la Russie, certaines parties de l'Afrique et le Moyen-Orient. À son avis, seul « un accord multilatéral négocié » peut garantir la sécurité de l'offre. Il souscrit au diagnostic que nous sommes dans un marché favorable aux vendeurs et que les prix vont rester élevés. Il pose la question de savoir si les marchés peuvent résoudre les dilemmes posés par les prix élevés et répond par un « non » catégorique. « À court terme, les marchés sont formidables ; à long terme, ils ne sont pas capables de penser en termes stratégiques ou de planifier. Des orientations politiques et une régulation imaginative sont nécessaires. »

Cherchant à atténuer les inquiétudes suscitées par la récente envolée des prix, **Eftymios N. Christodoulou** fait observer que les réserves connues sont suffisantes pour les 40 années à venir. En outre, « le pétrole n'est plus la matière première qu'il a été ... c'est désormais un actif financier, comme une action ou une obligation, d'où la volatilité de son prix.

Il se peut que le prix actuel ait autant à voir avec cette nouvelle réalité qu'avec l'offre de pétrole et les dimensions politiques ». La nature des contrats d'approvisionnement a également changé, les producteurs cherchant à sécuriser la demande de façon à éviter les mauvaises expériences de 1980.

Eftymios N. Christodoulou insiste aussi sur le fait, qu'en dernier ressort, le pétrole cher peut présenter des avantages. « À ces niveaux de prix, l'investissement dans les sources d'énergie de remplacement augmentera et la demande se maintiendra à des niveaux rationnels. Si, parallèlement, des règles et réglementations sont fixées concernant les profits tirés du pétrole, ceux-ci pourraient être utilisés pour résoudre quelques problèmes mondiaux. »

Les participants s'interrogent sur l'avenir du gaz naturel liquéfié (GNL) et du biodiesel. David Knapp et David Feickert s'accordent à penser que le GNL connaîtra une croissance non négligeable et se négociera probablement comme le pétrole, mais ils ne pensent pas qu'il résoudra les problèmes liés à l'approvisionnement en gaz naturel et à la nécessité de réseaux de gazoducs. Les membres du panel conviennent également que l'investissement dans les énergies de remplacement, telles que le biodiesel et les techniques de combustion propre du charbon, est essentiel et que les prix élevés ont pour effet de stimuler l'innovation. ■

# Investissement pour le développement

## Une recette prometteuse

- **MODÉRATEUR : LUIS EDUARDO ESCOBAR**, CONSEILLER PRINCIPAL, MINISTÈRE DES FINANCES, CHILI
- **GONZALO FANJUL SUÁREZ**, DIRECTEUR DES RECHERCHES, INTERMÓN OXFAM, ESPAGNE
- **FUKUNARI KIMURA**, PROFESSEUR, FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES, UNIVERSITÉ DE KEIO, JAPON
- **CHEN-EN KO**, PRÉSIDENT, INSTITUT CHUNG-HUA POUR LA RECHERCHE ÉCONOMIQUE, TAPEI CHINOIS
- **ULYSSES KYRIACOPOULOS**, ANCIEN PRÉSIDENT, FÉDÉRATION DES INDUSTRIES GRECQUES
- **GIORGIO MAGISTRELLI**, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, CHAMBRE EUROPÉENNE DE COMMERCE EN CHINE

**B**ien que l'investissement se soit révélé être un puissant catalyseur pour l'innovation, la croissance durable et la lutte contre la pauvreté, il reste insuffisant par rapport aux besoins de développement dans beaucoup de régions hors OCDE. Cette session explore les nombreuses façons dont l'investissement promeut le développement économique.

**Luis Eduardo Escobar** met en garde contre la tentation d'accorder trop d'importance à l'investissement direct étranger (IDE) comme solution aux problèmes économiques. La plupart des investissements (environ 80 % en moyenne) sont d'origine nationale et les décideurs doivent commencer par balayer devant leur propre porte. Improbable, en effet, qu'un environnement peu propice à l'investissement national attire les investisseurs étrangers.

**Gonzalo Fanjul Suárez** s'attache aux négociations commerciales en cours à



**Chen-en Ko**

l'Organisation mondiale du commerce (OMC). La politique commerciale d'un pays est considérée comme un atout potentiel pour attirer l'investissement car elle influe à la fois sur l'investissement national et étranger ainsi que toute stratégie de développement. Les échanges peuvent se substituer à l'investissement ou le compléter. Ils peuvent attirer l'attention sur des ressources et des marchés, ouvrant ainsi des perspectives d'investissement. Le développement du commerce va donc de pair avec une augmentation des flux d'investissements.

**Gonzalo Fanjul Suárez** se déclare déçu par la façon dont l'investissement a été traité dans les années qui ont suivi la création de l'OMC. On visait alors à décourager les gouvernements nationaux d'imposer des conditions aux investisseurs. Oxfam aurait préféré l'adoption d'une approche plus équilibrée visant à prévenir l'utilisation abusive de la réglementation et une plus grande ouverture des marchés.

**Fukunari Kimura** apporte un point de vue mordant sur les réseaux internationaux de production et de distribution des

entreprises. D'après lui, les entreprises qui s'engagent dans des activités d'exportation ou d'investissement à l'étranger sont très productives. Les entreprises moins productives restent centrées sur leur marché national. Aucun instrument politique ne saurait à lui seul stimuler les investissements étrangers. Autrement dit, il faut promouvoir un haut degré



**Ulysses Kyriacopoulos**

de transparence de la politique gouvernementale, d'équité des procédures, d'ouverture, et de responsabilité des entreprises.

**Giorgio Magistrelli** décrit la façon dont la Chine met en œuvre ses engagements auprès de l'OMC et les problèmes qui demeurent. Le gouvernement chinois a renforcé la protection des droits de propriété intellectuelle (DPI), ce qui est essentiel pour promouvoir l'investissement. Cependant, la plupart des entreprises étrangères jugent inadéquate l'application du système chinois actuel de protection des DPI. Par ailleurs, les entreprises chinoises sont elles-mêmes de plus en plus conscientes des dangers et des menaces que représente un recours excessif à la contrefaçon – la majorité des procès civils pour contrefaçon de marque (plus de 90 %) oppose des entreprises chinoises.

**Ulysses Kyriacopoulos** formule plusieurs propositions tendant à améliorer le climat de l'investissement et des activités des entreprises dans les pays en développement. Il estime notamment que la réduction des procédures administratives et les frais élevés qu'ils engendrent, permettrait de libérer des

ressources pouvant être utilisées à meilleur escient. Il souligne l'importance de l'apprentissage tout au long de la vie pour le développement et la croissance futurs. Il pense aussi que l'instauration de règles rigoureuses pour protéger l'environnement pourrait indirectement être un puissant moteur de croissance.

**Chen-en Ko** présente l'expérience en matière d'investissement des petites et moyennes entreprises (PME) au Taipei chinois. Selon lui, l'IDE n'est pas réservé aux grandes entreprises multinationales. Alors que la majeure partie des politiques publiques vise à attirer les multinationales, il estime que les petites entreprises internationales ont un esprit d'entreprise susceptible d'inspirer les entreprises locales. Le gouvernement du Taipei chinois « s'est appuyé sur l'esprit d'entreprise du pays et a mis en place des systèmes d'aide dans les domaines de la finance, de la formation et du conseil, voire des programmes sociaux, afin que les PME puissent prospérer et développer leurs propres capacités dans un environnement de concurrence commerciale ». Les investissements réalisés dans les pays voisins par ces PME, stimulées par les coûts



**Gonzalo Fanjul Suárez**

plus élevés au Taipei chinois, ont exporté ce savoir-faire entrepreneurial dans les pays en développement. C'est une caractéristique essentielle de l'IDE des entreprises du Taipei chinois en Asie du Sud-Est.

Le Cadre d'action de l'OCDE pour l'investissement attire attention et commentaires. Il vise à recenser les questions que doivent se poser les gouvernements intéressés qui ont entrepris une réforme au niveau national, ou sont engagés dans une coopération régionale ou un dialogue international et souhaitent créer un environnement propice à l'investissement. Que cet investissement soit national ou étranger, un cadre propice peut accroître les retombées positives sur la société d'une manière plus générale.

Un participant parmi le public fait valoir que les exposés sont peu pertinents pour les pays d'Afrique aux prises avec la dette publique et les conflits. Un autre lui répond que la politique en faveur de l'investissement peut donner de bons résultats en Afrique à condition d'être accompagnée de politiques « de la consommation » comme le processus de Kimberley, initiative conjointe des pouvoirs publics, de l'industrie nationale du diamant et de la société civile pour arrêter le flot des « diamants de la guerre » vendus de façon illicite pour financer les conflits armés. ■



**Ying Chen et Giorgio Magistrelli**



# Éducation financière

## Cultiver son jardin

- **MODÉRATEUR : MARGARET HOLLINGER**, CHEF DU BUREAU DE PARIS, *FINANCIAL TIMES*
- **LORENZO BINI SMAGHI**, MEMBRE DU DIRECTOIRE, BANQUE CENTRALE EUROPÉENNE
- **DARA DUGUAY**, DIRECTRICE, PROGRAMME D'ÉDUCATION FINANCIÈRE, CITIGROUP, ÉTATS-UNIS
- **DONALD J. JOHNSTON**, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, OCDE
- **WILLIAM G. KNIGHT**, COMMISSAIRE, AGENCE DE LA CONSOMMATION EN MATIÈRE FINANCIÈRE DU CANADA

Le vieillissement de la population, le casse-tête des plans de retraite et les opportunités financières croissantes sont autant de facteurs qui renforcent la nécessité et la motivation des gens à investir. **Margaret Hollinger** présente rapidement l'importance de l'éducation financière : « Aujourd'hui, nous devons tous assumer une plus grande responsabilité financière, mais la plupart des gens n'ont pas les outils de base pour y faire face. » Éduquer les gens pour en faire des investisseurs responsables et conscients des degrés de risque auxquels ils sont confrontés dans la société moderne constitue donc une lourde responsabilité pour les gouvernements et une obligation pour les institutions financières, qui souhaitent préserver leur crédibilité auprès de la nouvelle génération d'investisseurs. Comment faire alors pour donner aux gens les outils pour gérer au mieux leur budget, leurs finances et leur retraite ?

Les intervenants s'accordent sur la nécessité d'impliquer le secteur public et le secteur privé. **Dara Duguay** affirme que l'éducation financière devrait commencer dès le plus jeune âge, « dès que les enfants demandent de l'argent à leurs parents ». Lorsqu'elle présidait l'association américaine à but non lucratif, Jumpstart coalition, qui regroupe des organismes publics, des banques et



Lorenzo Bini Smaghi et Dara Duguay

des ONG, Dara Duguay s'est déclarée très surprise des résultats d'un premier sondage de Jumpstart qui montrait qu'aux États-Unis, les bacheliers ne disposaient pas des bases minimales pour gérer leurs finances. Jumpstart a créé le concept de « culture financière » pour faire de cette formation une priorité dans ce pays. Elle finance des ONG qui incluent la culture financière dans leurs programmes éducatifs destinés à inculquer aux élèves la gestion de l'argent et des investissements.

L'une des meilleures pratiques de Jumpstart consiste à investir dans la formation des enseignants à l'investissement et à concevoir du matériel interactif destiné à initier les enfants au fonctionnement de la bourse. À l'échelle mondiale, Dara Duguay ajoute que Citigroup juge important de collaborer avec les ONG, notamment dans le domaine des microcrédits. « Aucune entité n'est suffisamment vaste pour s'attaquer seule au problème de l'ignorance financière ; c'est un problème mondial. »

**Lorenzo Bini Smaghi** fait valoir que l'éducation financière est importante pour les banques centrales car elle a des conséquences macroéconomiques. « Les actifs financiers des ménages ont augmenté de 20 % en 20 ans – les banques devraient commencer à considérer les ménages comme des mini-institutions financières. » Autrement dit, il faut informer les emprunteurs et les investisseurs des risques auxquels ils s'exposent. Par suite de l'approfondissement des marchés

financiers, les banques devraient, selon lui, assumer plus de responsabilités car de nombreux groupes de la société sont « mal préparés » et finissent par prendre plus de risques financiers qu'ils ne le pensent. Dans la mesure où les ménages se lancent dans des investissements plus risqués et plus agressifs, les institutions financières devraient se montrer plus exigeantes et mieux expliquer au grand public le fonctionnement des marchés financiers.

Se plaçant du point de vue des régulateurs, **William G. Knight** estime que les pouvoirs publics doivent cesser de supposer que les citoyens possèdent déjà les connaissances nécessaires sur l'investissement. Les régulateurs ont la responsabilité aussi bien d'informer les citoyens que de les protéger car on ne peut pas attendre des pouvoirs publics qu'ils interviennent pour



William G. Knight



Dara Duguay et Donald J. Johnston

dédommager les particuliers qui ont pris de mauvaises décisions en matière d'investissements. « À mon avis, le filet de protection sociale canadien est relativement bon, mais lorsqu'il s'agit des connaissances financières, les particuliers doivent se débrouiller seuls. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un filet de protection sous forme d'une éducation financière assurée tout au long de la vie afin d'éviter les abus. » Les pouvoirs publics peuvent encourager les banques à adopter des principes de base, par exemple, décrire en un langage accessible au grand public leurs produits financiers, mais peuvent aussi veiller à doter les citoyens des connaissances nécessaires pour leur permettre de prendre des décisions en connaissance de cause.

William G. Knight propose comme solution d'organiser « des discussions comme celle d'aujourd'hui ».

**Donald J. Johnston** souligne le parallélisme avec les soins de santé. Les dépenses de santé comptent parmi les principales sources d'inquiétudes budgétaires des pays membres de l'OCDE. Il propose d'envisager l'éducation financière et l'éducation sanitaire selon des principes analogues. Dans les pays de l'OCDE, déclare-t-il, les citoyens assumeront de plus grandes responsabilités financières, et les effets se répercuteront sur l'ensemble de l'économie. Il explique aussi comment, il y a trois ans, de jeunes Coréens se sont endettés avec leur carte de crédit au point

de déclencher une sorte de crise macroéconomique.

D'après Donald J. Johnston, le problème n'est pas tant de savoir s'il faut assurer une éducation financière aux citoyens, mais de savoir comment l'envisager. « Nous devons trouver un moyen terme entre une éducation financière et une formation plus générale en économie afin de ne pas connaître la même situation qu'aux États-Unis, où, après avoir assisté à la hausse de l'immobilier, les particuliers ont hypothéqué leur logement. On ne sait pas exactement pourquoi, mais c'était probablement pour financer des dépenses de consommation. »

Un participant fait remarquer que les consommateurs ne sont pas les seuls à avoir besoin d'une éducation financière. Certains professionnels du secteur financier, notamment ceux qui proposent des plans et des produits d'épargne, ont aussi besoin d'apprendre, notamment, à devenir plus responsables. De l'avis général, une meilleure éducation financière serait de nature à mieux équilibrer la mondialisation, à condition que l'objectif soit vraiment d'améliorer le bien-être des consommateurs et pas seulement de stimuler les investissements dans des produits bancaires. ■

## Entre les sessions



# Ajustement structurel et cohésion sociale

## Équilibre précaire

- **MODÉRATEUR : LORD ALAN WATSON DE RICHMOND**, PRÉSIDENT EUROPE, BURSON-MARSTELLER
- **IODANIS AIVAZIS**, DIRECTEUR FINANCIER, SOCIÉTÉ GRECQUE DE TÉLÉCOMMUNICATIONS
- **JAGDISH BHAGWATI**, PROFESSEUR D'ÉCONOMIE, UNIVERSITÉ DE COLUMBIA, ÉTATS-UNIS
- **ANA ISABEL LEIVA DIEZ**, SECRÉTAIRE D'ÉTAT A LA COOPÉRATION TERRITORIALE, MINISTÈRE DE LA FONCTION PUBLIQUE, ESPAGNE
- **PHILIPPE MANIÈRE**, DIRECTEUR GÉNÉRAL, INSTITUT MONTAIGNE, FRANCE

**L**ord Alan Watson de Richmond ouvre le débat en soulignant que la mondialisation est une question complexe aux effets multiples qui peuvent toucher des domaines aussi variés que les migrations, l'emploi, voire le sport à l'échelle internationale. On a tendance à penser que la mondialisation concerne essentiellement les salariés du secteur industriel en Europe, désormais confrontés à la concurrence de la Chine et de l'Inde, dont les coûts de production sont moins élevés. Or, cette conception de la mondialisation est par trop réductrice. Il illustre son propos en évoquant le mouvement de consolidation des marchés de capitaux européens et nord-américains, qui « offre un parfait exemple de l'impact de la mondialisation, lequel passera par un ajustement structurel et des suppressions d'emplois, même au sommet de la pyramide capitaliste ».

Le thème de cette table ronde est donc de très vaste portée. Une courte session ne saurait à l'évidence apporter des réponses définitives à une question aussi globale que celle de la mondialisation et de l'ajustement structurel. Lord Watson encourage toutefois les intervenants à s'y essayer.



**Jagdish Bhagwati** réserve ses premiers commentaires aux conséquences de la mondialisation pour les pays en développement. Selon lui, affirmer que la mondialisation et la libéralisation économique ont contribué à creuser les inégalités et à aggraver les troubles politiques et en déduire qu'il conviendrait pour cette raison de s'y opposer, relève d'une argumentation simpliste. Dans de nombreux pays, l'instabilité est à mettre au compte de l'inexistence de structures démocratiques propres à canaliser le mécontentement social, et de l'absence de filets de sécurité de nature à minimiser les risques sociaux.

Les réformes économiques ont stimulé la croissance et fait reculer la pauvreté, et nombreux sont ceux qui en ont bénéficié. Mais elles ont également conduit à aggraver les inégalités relatives et le mécontentement au sein de groupes assez importants qui n'ont pas l'impression d'avoir tiré profit de cette prospérité croissante. La mise en place de filets de sécurité est un des moyens de minimiser les risques de suppression d'emplois et d'encourager les responsables politiques à défendre des réformes, qu'ils pourraient sinon hésiter à entreprendre.

**Ana Isabel Leiva Diez** note que, si la mondialisation induit des mutations sociales difficiles à gérer pour les pays développés comme pour les pays en développement, elle offre également des

opportunités. La mondialisation devrait avoir une influence positive en dopant les exportations et la croissance, sous réserve que des dispositions soient prises en faveur d'une répartition équitable de ses bienfaits, d'une utilisation raisonnable des ressources naturelles, de politiques responsables et durables et d'une coopération internationale œuvrant pour un meilleur résultat.

**Philippe Manière** soulève une nouvelle question : comment convaincre un public sceptique de la nécessité d'engager



Lord Alan Watson

des réformes structurelles ? Paradoxalement, il est sans doute plus difficile d'y parvenir dans les pays développés que dans les pays en développement, comme en attestent, notamment, les incidents qui ont secoué il y a peu les banlieues françaises. Les pays riches peuvent se permettre de maintenir plus longtemps des politiques qui s'avèrent non viables, en recourant par exemple à l'emprunt extérieur. En outre, les citoyens de ces pays ont davantage à perdre et sont donc moins enclins à prendre des risques. La richesse devient progressivement un obstacle au changement. Pour que les opinions publiques acceptent les changements, elles doivent tout d'abord être convaincues que la situation, telle qu'elle est, est mauvaise et qu'il faut l'améliorer.

Pour Philippe Manière, c'est un événement imprévu qui doit agir comme facteur déclenchant et conduire les citoyens à exiger le changement. Prenant de nouveau l'exemple de la France, il constate que la mise en œuvre de réformes peut se heurter à des résistances culturelles, en particulier si ces réformes s'inspirent du « modèle » anglo-saxon de libéralisation des marchés, de flexibilité de l'emploi et d'intervention limitée de l'État en matière sociale. Une croissance économique faible réduit certes la mobilité sociale, mais elle renforce également la résistance au changement. Une résistance que chérit l'élite intellectuelle et politique française, affirme-t-il.



Jordanis Aivazis



Jagdish Bhagwati et Ana Isabel Leiva Diez

Peut-on procéder à des changements radicaux, lorsque leur nécessité est avérée, tout en en minimisant le coût social ?

**Jordanis Aivazis** répond par l'affirmative. L'ancien monopole d'État que constituent les télécommunications grecques connaît depuis 1996 un processus de privatisation partielle. La déréglementation du marché des télécommunications a rendu inévitable la perspective de suppressions d'emplois massives. Or le système de protection de l'emploi assurée aux employés de l'État rendait tout licenciement classique inconcevable. L'entreprise a entamé de longues négociations avec les syndicats sur un programme de départ volontaire en retraite anticipée concernant plus d'un tiers des effectifs. En définitive, collaboration et compréhension réciproque ont porté leurs fruits puisque les négociations se sont heureusement conclues.

Les questions et commentaires qui s'ensuivent sont de diverse nature. L'un des participants propose d'instaurer un système de droits de douane progressifs sur les importations en direction des pays développés en fonction du classement obtenu par l'exportateur selon divers critères sociaux et environnementaux. Cette proposition prévoit que le produit de ces droits soit reversé aux pays en développement sous forme d'investissement « environnemental ». Dans sa réponse, Jagdish Bhagwati souligne que ce sont

les pays développés qui sont en grande partie responsables des atteintes à l'environnement et que, de ce point de vue, il serait peut-être injuste d'imposer des droits supplémentaires aux pays en développement sous couvert de protection de l'environnement. Selon lui, les propositions de cette nature ne sont que des tentatives à peine déguisées de protéger les marchés des pays développés.

Le débat s'oriente ensuite sur l'immigration. L'un des participants estime que les vagues d'émigration qu'a connues le Sénégal, causées par la faiblesse de l'économie sénégalaise, étaient en partie la conséquence des réformes économiques imposées par les institutions multilatérales dans les années 80. Jagdish Bhagwati répond que les migrations sont la résultante de facteurs de rejet et d'attraction, qui reflètent les inégalités de niveaux de vie entre pays développés et pays en développement. En référence au débat sur le contrôle de l'immigration mexicaine aux États-Unis, il avertit qu'un mur dressé entre des pays ne sera jamais infranchissable tant que « l'attraction d'un niveau de vie plus élevé existera ». En tout état de cause, les évolutions démographiques, notamment le phénomène de vieillissement des populations, imposeront à de nombreuses économies développées de recourir à une main-d'œuvre importée pour conserver leur niveau de vie. ■

# Création d'emplois au XXI<sup>e</sup> siècle

## Un travail de fond

- **MODÉRATEUR : LIONEL FONTAGNÉ**, DIRECTEUR, CENTRE D'ÉTUDES PROSPECTIVES ET D'INFORMATIONS INTERNATIONALES, FRANCE
- **ANNE O. KRUEGER**, PREMIÈRE DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE, FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL
- **JOHN P. MARTIN**, DIRECTEUR DE L'EMPLOI, DU TRAVAIL ET DES AFFAIRES SOCIALES, OCDE
- **BASILE J. NEIADAS**, PDG, OPAP SA, GRÈCE
- **THOMAS C. NELSON**, DIRECTEUR DE GESTION, AARP, ÉTATS-UNIS
- **JOHN J. SWEENEY**, PRÉSIDENT, FÉDÉRATION AMÉRICAINE DU TRAVAIL-CONGRÈS DES ORGANISATIONS INDUSTRIELLES

La mondialisation, le vieillissement de la population, l'évolution des procédés de production et la rapidité des mutations, notamment technologiques, ont révolutionné le monde du travail et détruit les anciennes certitudes au sujet de l'emploi. « Sur la scène mondiale, la Chine est devenue un géant industriel, l'Inde s'affirme comme l'un des premiers prestataires de services et le Brésil a considérablement accru sa production agricole », fait remarquer **Lionel Fontagné**. Face à ces défis redoutables, quelles sont les politiques propres à favoriser, dans les années à venir, des créations d'emploi en grand nombre ?

**Anne O. Krueger** déclare que les recherches montrent que la plupart des pertes d'emploi enregistrées dans des pays développés comme les États-Unis résultent davantage de facteurs internes, tels que l'évolution des technologies, que des délocalisations et de la concurrence des entreprises à bas coûts. « Les entreprises des pays industrialisés affichent des taux de productivité bien supérieurs à celles des



Lionel Fontagné et Anne O. Krueger

pays pauvres. Elles peuvent donc se permettre de verser des salaires bien plus élevés à leur personnel », explique-t-elle.

Elle ajoute que le marché du travail devient beaucoup moins efficace dans nombre de pays en développement qui ont mis en place des réglementations très strictes en matière d'emploi. L'une des principales conséquences de cette politique est d'obliger les gens à travailler dans l'économie informelle car rares sont les employeurs qui peuvent supporter les coûts du secteur formel de l'emploi.

En revanche, **John J. Sweeney** estime qu'« il est nécessaire de prendre des



John J. Sweeney

mesures pour contrebalancer les effets de la mondialisation, sinon le fossé entre les riches et les pauvres et entre le capital et le travail se creusera davantage ». Il attire l'attention sur les effets que l'accès au système commercial international de pays comme la Chine, l'Inde et la Russie a exercé sur les marchés mondiaux du travail. L'arrivée sur les marchés du travail de près d'1,4 milliard de travailleurs supplémentaires « a doublé le nombre de travailleurs dans le monde et a pesé à la baisse sur les salaires dans tous les pays ».

« Nous avons besoin de réglementations adaptées propres à améliorer et non à aggraver les conditions d'emploi », déclare John J. Sweeney. Il montre du doigt la Chine, où « la protection des droits des travailleurs est inexistante » et suggère que si la protection des droits de propriété intellectuelle a des effets positifs sur les entreprises, la protection des droits des travailleurs devrait présenter des avantages similaires. Il faut privilégier la « création d'emplois de qualité, notamment dans le secteur de l'innovation, pour lequel les employeurs seront disposés à verser des salaires élevés afin d'attirer les compétences dont ils ont besoin ».



**John P. Martin, Basile J. Neiadidas et Thomas C. Nelson**

**Basile J. Neiadidas** fait remarquer que d'ici 20 ans, la moitié des métiers actuels pourraient disparaître. « Il en sera de même dans les entreprises. De nombreux postes cesseront d'exister, tandis que d'autres évolueront. » À son avis, les « emplois de qualité » de demain relèveront de l'économie de la connaissance et seront liés aux technologies de l'information. « L'environnement, les méthodes de production de pointe ainsi que la gestion des ressources humaines constitueront aussi des secteurs majeurs de croissance. »

Basile J. Neiadidas cite ensuite une étude récente sur l'emploi selon laquelle « les connaissances disponibles aujourd'hui ne représentent que 5 % de celles qui le seront en 2020 ». La politique de l'emploi doit donc s'adapter à l'évolution rapide et « offrir aux gens la stabilité et la confiance nécessaires ». Elle devrait jouer un rôle de « catalyseur de changements permettant une meilleure qualité de vie ».

**Thomas C. Nelson** observe qu'un grand nombre de gens continuent à travailler bien au-delà de ce que l'on considérait auparavant comme « l'âge de la retraite ». Plusieurs facteurs, comme le vieillissement de la population dans les pays industrialisés et la peur croissante de l'insécurité financière face au grand âge, y contribuent. Le vieillissement des sociétés « est source à la fois de difficultés et d'opportunités ».

D'après lui, surmonter des obstacles comme les comportements stéréotypés et les difficultés de réglementation, permettrait aux économies de tirer parti des compétences et de l'expérience des travailleurs plus âgés.

**John P. Martin** relève quelques enseignements clés des travaux de l'OCDE sur les stratégies de création d'emplois.

Il suggère qu'un dosage judicieux de mesures permettrait « d'allier la flexibilité du marché du travail à une protection sociale raisonnable. Ainsi, il peut être utile de surveiller de près les efforts déployés par les chômeurs pour retrouver un emploi ». Selon lui, des mesures visant à renforcer la compétitivité des marchés des produits et à instaurer l'apprentissage tout au long de la vie, accompagnées de mesures macroéconomiques qui encouragent la stabilité, sont essentielles pour stimuler la création d'emplois. « Les systèmes éducatifs de nombreux pays membres de l'OCDE ne répondent pas vraiment aux besoins des élèves, et il faut s'intéresser davantage à la formation des travailleurs », estime-t-il.

Certains membres du public affirment que la flexibilité du marché du travail ne peut garantir à elle seule la création d'emplois de qualité. En Espagne, par exemple, où des réformes du marché du travail ont été instaurées dernièrement, la situation des travailleurs ne s'est généralement pas améliorée, et un tiers des emplois sont de nature précaire. John J. Sweeney rappelle à ce sujet l'importance des conventions collectives et d'un traitement démocratique du droit des travailleurs à se syndiquer ou non. ■



**Basile J. Neiadidas et Thomas C. Nelson**



**MAINTENANT  
DISPONIBLE**

# Panorama des statistiques de l'OCDE

# 2006

## Économie, environnement et société



« **Idéal pour les étudiants en économie** »

L'Expansion

« **Les données sont accompagnées de notes explicatives et de graphiques faciles à comprendre, qui permettent d'effectuer des comparaisons internationales claires** »

Publi News

« **Essentiel** »

Choice

« **Un ouvrage attrayant, facile à utiliser... Regrouper ces données dans un même livre est très utile pour les utilisateurs de données internationales, qui devaient auparavant les rechercher dans des sources différentes, ou passaient à côté... Le Panorama des statistiques de l'OCDE est unique en son genre, et représente une contribution majeure aux comparaisons statistiques internationales.** »

Monthly Labor Review

### Parmi les nouveautés de l'édition 2006 :

- > De nombreux indicateurs nouveaux, notamment des informations sur la « fuite des cerveaux », l'aide à la reconstruction après le tsunami, les activités culturelles et de loisir
- > Des données sur les principaux pays non membres de l'OCDE : le Brésil, la Chine, la Fédération de Russie et l'Afrique du Sud
- > Un chapitre spécial sur la mondialisation



POUR PLUS D'INFORMATION, CONSULTEZ

[www.oecd.org/publications/panoramastats](http://www.oecd.org/publications/panoramastats)

ET COMMANDEZ VOTRE EXEMPLAIRE !



# FORUM DE L'UNESCO

## SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, LA RECHERCHE ET LA CONNAISSANCE

### PROCHAINS ÉVÈNEMENTS

**Colloque mondial (29 novembre - 1er décembre 2006)**

Les universités en tant que centres de recherche et de création de connaissances : une institution menacée ?

**Séminaires régionaux en 2007 :**

**La contribution de l'enseignement supérieur aux systèmes éducatifs nationaux : les défis actuels de l'Afrique**  
Afrique (Accra, Ghana, 22-24 March 2007)

**L'impact de la mondialisation sur l'enseignement supérieur et la recherche dans les Etats Arabes** (Rabat, Maroc)

**Concurrence, coopération et changements au sein de la profession académique : impact sur la contribution de l'enseignement supérieur à la connaissance et à la recherche**  
Asie-Pacifique (Université de Hangzhouand, Chine)

**La connaissance à l'échelle mondiale : politiques régionales d'Europe et d'Amérique du Nord face aux problématiques clé de l'UNESCO dans d'autres régions**  
Europe (UNESCO, Paris)

**Les politiques conduites dans les domaines de la recherche et de l'enseignement supérieur pour transformer les sociétés : Perspectives de l'Amérique Latine et des Caraïbes**  
Amérique Latine et Caraïbes  
(Port-d'Espagne, Trinidad & Tobago)

**Initiative spéciale du Forum : Renforcer les systèmes nationaux de recherche**

**Atelier d'experts (Eté 2007)**

Le Forum de l'UNESCO, soutenu financièrement par l'Agence Suédoise de coopération internationale au développement (Asdi), est centré sur les systèmes de recherche et constitue une plateforme pour les chercheurs, les responsables politiques et les experts pour débattre, dans une optique critique, des problèmes de la recherche et des résultats des recherches.

Pour plus d'information sur les événements énumérés ci-dessus, n'hésitez pas à contacter le Secrétariat du Forum (Asa Olsson : [a.olsson@unesco.org](mailto:a.olsson@unesco.org)) ou à consulter le site Internet du Forum : [www.unesco.org/education/researchforum](http://www.unesco.org/education/researchforum).



# Accès à l'éducation

## Question de qualité

- **MODÉRATEUR : ALI DOGRAMACI**, RECTEUR, UNIVERSITÉ DE BILKENT, TURQUIE
- **JOHN BANGS**, SECRÉTAIRE ADJOINT, ÉDUCATION ET ÉGALITÉ DES CHANCES, SYNDICAT NATIONAL DES ENSEIGNANTS, ROYAUME-UNI
- **GEORGES HADDAD**, DIRECTEUR, DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, UNESCO
- **BERNARD HUGONNIER**, DIRECTEUR ADJOINT DE L'ÉDUCATION, OCDE
- **VERNON JOHNSON**, VICE-PRÉSIDENT GÉNÉRAL, DÉVELOPPEMENT DE L'ÉDUCATION, WHITNEY INTERNATIONAL UNIVERSITY SYSTEM, ÉTATS-UNIS
- **DINA KAWAR**, AMBASSADRICE, AMBASSADE DU ROYAUME DE JORDANIE EN FRANCE
- **WUSHENG ZHANG**, PRÉSIDENT, ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION DE TIANJIN, CHINE

Aujourd'hui, lorsque l'on aborde la question de l'éducation, il ne s'agit plus de savoir si celle-ci doit être accessible à tous ou non, mais de savoir quelle éducation leur proposer, déclare **Ali Dogramaci** en ouvrant le débat.

La formation des enseignants est déterminante pour améliorer la qualité de l'éducation, conviennent les membres du panel. Lorsqu'on en vient à l'amélioration de la qualité de l'enseignement, les pouvoirs publics devraient cesser de considérer les syndicats d'enseignants comme des organisations hostiles et opposées à tout changement, mais s'attacher au contraire à les traiter en partenaires en raison de leur grande aptitude à faire appliquer ces mesures. En tant que représentant syndical, **John Bangs** souligne que les enseignants approuveront vraisemblablement les propositions visant à améliorer les résultats des étudiants, surtout si elles se fondent sur le principe d'équité.



**Georges Haddad**

Selon lui, c'est précisément pour cette raison que le travail de l'OCDE sur l'évaluation à un niveau international de l'enseignement est fort apprécié des enseignants. À ses yeux, la promotion de la diversité est un aspect essentiel des systèmes scolaires actuels. Toutefois, la diversité du corps enseignant ne peut être réalisée au prix d'un assèchement des talents dans les pays en développement. « Le Commonwealth a négocié un accord entre ses membres en vue d'empêcher les pays les plus riches de débaucher les enseignants des pays en développement dont ils ont grandement besoin » indique-t-il.

**Georges Haddad** soulève une question fondamentale du débat actuel : « L'éducation est-elle un bien public ou un bien commercial ? S'il s'agit dans une certaine mesure d'un bien commercial, alors jusqu'où doit s'étendre la partie publique ? Doit-elle comprendre l'enseignement

primaire ? L'enseignement secondaire ? » L'amélioration du système éducatif à l'échelle mondiale doit se fonder sur une approche mixte, c'est-à-dire adaptée à la situation politique, économique et culturelle propre à chaque pays. Considérant que l'éducation est un droit fondamental, il cite l'ancien président de la Commission européenne, Jacques Delors, qui avait formulé l'idée d'un « crédit d'éducation » comme étant un droit que chacun acquerrait à sa naissance.

Pourtant, ajoute Georges Haddad, l'éducation à elle seule n'est pas une garantie de réussite dans la vie. À l'avenir, les gouvernements devront s'employer non seulement à favoriser la réussite des jeunes sur le plan des diplômes mais aussi sur le plan personnel. Tous les systèmes éducatifs sérieux devraient avoir pour objectif d'accompagner les étudiants dans leur passage de l'éducation à la vie active.





**Vernon Johnson, John Bangs et Dina Kawar**

**Vernon Johnson** partage ce point de vue, mais affirme que certains gouvernements sous-estiment fréquemment cet objectif pour des raisons idéologiques. Ils considèrent l'éducation sous l'angle de l'efficacité ; le défi étant d'éduquer des effectifs très nombreux à un coût raisonnable. En outre, dans de nombreux pays, les systèmes éducatifs sont mal adaptés à l'évolution de la demande sur le marché du travail.

Fervent partisan de l'évaluation des enseignants axée sur leurs résultats, Vernon Johnson recommande d'améliorer le système éducatif selon deux axes : adapter les budgets alloués à l'éducation en fonction des demandes spécifiques du marché du travail dans différents pays, et former les enseignants à des méthodes scientifiquement éprouvées et les obliger à les utiliser. Les systèmes éducatifs doivent prendre en compte l'influence négative réelle que les enseignants incompétents peuvent exercer sur les chances de réussite des étudiants. Selon lui, les enseignants devraient utiliser uniquement des méthodes dont l'efficacité est reconnue ; le recours à d'autres méthodes devrait être considéré comme une faute professionnelle. Les évaluations des enseignants doivent être reliées aux résultats de leurs élèves et les méthodes doivent être appliquées de manière cohérente. Toutefois, ajoute-t-il, les programmes et emplois du temps doivent pouvoir s'ajuster face aux différents besoins.

Certaines méthodes, étant utilisées avec succès en Jordanie ces 20 dernières années,

peuvent servir d'exemple à d'autres pays. « Notre pays est pauvre et n'a guère de ressources naturelles, nous avons donc attaché une importance particulière à notre capital *humain* », déclare **Dina Kawar**. L'enseignement primaire étant obligatoire, 99 % des enfants sont aujourd'hui scolarisés, et la maternelle fera bientôt partie de cet enseignement obligatoire. En outre, les femmes se sont imposées dans des activités professionnelles, bien qu'elles ne représentent encore que 12 % de la population active.

Après plusieurs années consacrées à la mise en valeur des professions médicales, le gouvernement jordanien entend désormais mettre l'accent sur l'économie du savoir. « Nous comptons, nous aussi, privilégier la réussite, à la fois en revalorisant la qualité de nos programmes d'enseignement et en développant des programmes de formation

professionnelle. » La décentralisation de l'éducation est un élément important de cette orientation : Dina Kawar ajoute qu'elle est toujours impressionnée lorsqu'elle visite des centres de formation en informatique dans le désert auxquels même des bédouins nomades participent.

Les systèmes d'évaluation, de même que les systèmes d'harmonisation des normes de qualité, revêtent une importance fondamentale pour l'amélioration des niveaux. Depuis 1994, la Chine a utilisé un tel programme. **Wusheng Zhang** signale que 8 500 instituts spécialisés dans l'évaluation des compétences et couvrant 2 000 types d'emplois différents ont été créés depuis lors. « À la fin de l'année 2002, plus de 5 millions de personnes avaient été admis au travers de ce système de 5 niveaux différents dans 3 secteurs : l'industrie alimentaire, les industries manufacturières et les services sociaux. » En outre, la Chine a noué des liens de coopération bilatérale avec l'Allemagne, le Royaume-Uni, le Corée, le Japon et le Canada pour mieux développer son système de formation professionnelle.

En conclusion, **Bernard Hugonnier** souligne le principal point de consensus des intervenants à cette table ronde : l'accès à l'éducation ne suffit pas, il faut également veiller à la qualité. La réussite en matière d'éducation consiste non seulement à assurer l'accès à tous, mais aussi à donner à chacun la possibilité d'obtenir des résultats satisfaisants, à tous les niveaux du système éducatif. C'est ce que l'on appelle le principe d'équité. ■



**Georges Haddad et Vernon Johnson**

# Innovation et croissance économique

## Des idées fructueuses

- **MODÉRATEUR : JEAN-MARC VITTORI**, ÉDITORIALISTE, *LES ECHOS*, FRANCE
- **KARIEN VAN GENNIP**, MINISTRE DU COMMERCE EXTÉRIEUR, PAYS-BAS
- **JOHN P. HEARN**, VICE-PRÉSIDENT, UNIVERSITÉ DE SYDNEY, AUSTRALIE
- **HAMISH MCRAE**, RÉDACTEUR ADJOINT, *THE INDEPENDENT*, ROYAUME-UNI
- **GREY FAIRFIELD WARNER**, VICE-PRÉSIDENT, AMÉRIQUE LATINE, MERCK & CO. INC.



Jean-Marc Vittori, John P. Hearn et Hamish McRae

Nous en savons encore peu sur l'innovation et nous ne sommes pas certains de ses liens exacts avec les investissements en R&D, déclare **Jean-Marc Vittori** dans ses remarques liminaires. En revanche, nous savons que les pays les plus innovants bénéficient généralement d'une forte croissance en termes de productivité et de prospérité. Comment la mondialisation influencera-t-elle ces paramètres ? Comment les pays peuvent-ils protéger leurs innovations et productions dans cette nouvelle arène mondiale ?

**Grey Fairfield Warner** remarque que « si aucune innovation ne peut suffire à soutenir la croissance économique, aucune économie ne peut croître ni affronter la concurrence sans innovation ». Et d'ajouter qu'une innovation doit stimuler un développement économique, au bénéfice de tous et pas uniquement d'un petit nombre.

En tant que représentant d'une entreprise appartenant au secteur très innovant des produits pharmaceutiques, Grey Fairfield Warner souligne l'importance des pôles de compétitivité dans le processus

d'innovation, comme ceux de San Diego, Atlanta, Pittsburgh ou du « Triangle de la Recherche » situé dans la région de Raleigh/Durham en Caroline du Nord. L'analyse de ces pôles permet de dégager trois observations essentielles : 1) l'innovation et le développement se produisent au niveau régional et local et non au niveau national ; 2) la plupart des pôles performants disposent d'excellents réseaux de collaboration entre le secteur privé, le gouvernement et les universités de recherche ; 3) ce ne sont pas les régions qui bénéficient de bas salaires et de mesures d'incitation fiscales qui enregistrent les meilleurs résultats en termes de croissance et de prospérité, mais celles qui s'appuient sur l'innovation. Cependant, ces pôles nécessitent certaines conditions : le respect du droit et de la propriété intellectuelle ; un système de réglementation efficace et fondé sur la science ; des marchés ouverts et des investissements dans la santé, l'infrastructure de l'enseignement, l'innovation et la recherche.

**John P. Hearn** observe que les pays doivent réagir et s'adapter rapidement afin de prospérer, tel le kangourou, l'un des symboles de son pays. Grâce à une

situation privilégiée dans l'une des régions les plus dynamiques du monde – la région Asie-Pacifique – et à des liens très étroits avec le Royaume-Uni et les États-Unis, l'Australie a fait de la R&D une priorité,



Grey Fairfield Warner

affirme John P. Hearn : « il existe une grande diversité de créneaux à exploiter, donc, vive la différence ». Mais selon lui, ce sont les « esprits éclairés » capables d'appréhender le fonctionnement de la société qui sont les clefs de l'innovation et des réussites de l'avenir. Et bien que les sciences exactes soient essentielles, John P. Hearn tient à préciser qu'une bonne culture générale est également indispensable pour susciter l'intérêt et la demande d'innovation. « Il faut former des personnes souples. »

À propos des « esprits éclairés », **Hamish McRae** suggère que la nature de l'innovation connaît actuellement une mutation fondamentale. D'après lui, « l'innovation à l'ancienne » était souvent le fruit de la collaboration entre les entreprises et les universités – « centres de savoir ». Le principal défi consistait alors à introduire les idées sur le marché. Aujourd'hui, on observe parallèlement le développement d'une « nouvelle innovation ». L'ennui est que l'on ne sait pas toujours d'où elle va émerger. Hamish McRae cite deux exemples : Google, une innovation de haute technologie issue du cerveau de « brillants mathématiciens » ; et les cartes prépayées pour téléphones portables, une innovation de technologie moins sophistiquée, venue de manière inattendue d'Italie, mais qui a eu un impact considérable sur l'économie mondiale. À l'avenir, nombre d'innovations majeures proviendront de personnes



Hamish McRae

indépendantes et très souvent de pays en développement et pas uniquement des pays de l'OCDE ou du G7.

Si la clef de l'innovation est devenue plus simple - « des esprits éclairés » – la formulation de politiques en faveur de l'innovation est devenue beaucoup plus complexe. Pour Hamish McRae, les responsables politiques devraient se demander : « comment faire pour attirer des cerveaux ? »

**Karien van Gennip** rappelle qu'au cours du précédent Forum, elle avait fait l'éloge de la mondialisation en tant que force positive. Elle tient à souligner, aujourd'hui, que la mondialisation ne pourra produire tous ses bienfaits potentiels que si les pays respectent les règles du jeu. Pour atténuer les effets négatifs de la mondialisation, les gouvernements ne doivent pas, à son avis, subventionner les secteurs qui fonctionnent à perte mais assouplir les marchés du travail. L'enseignement est également primordial : « ce ne sont pas les emplois à vie qui généreront la prospérité mais l'apprentissage tout au long de la vie ».

Pour Karien van Gennip, innovation et mondialisation constituent les deux faces d'une même médaille : « elles dépendent l'une de l'autre et se stimulent mutuellement... à condition que nous jouions tous selon les règles ». Elle entend principalement par là le respect des droits de propriété intellectuelle mais aussi la lutte contre le travail des enfants, l'élimination du protectionnisme et des obstacles artificiels à l'accès au marché. La ministre est catégorique sur ce point : « Les entreprises n'innoveront pas si elles ne disposent pas de garanties de protection pour leur R&D ».

Un débat animé entre les membres du panel s'engage à la suite de diverses questions posées par le public. À propos du rôle de la recherche fondamentale, par opposition aux innovations dictées par le marché, Hamish McRae précise que « l'innovation à l'ancienne » n'est pas vouée à disparaître et continuera à jouer un rôle essentiel, parallèlement à la « nouvelle innovation ». Il prévient cependant que



Karien Van Gennip

l'Europe doit encore améliorer l'état « déplorable » de son système universitaire. John P. Hearn ajoute que l'innovation provient de sources de plus en plus imprévisibles et cite l'exemple des récentes et importantes avancées sur les microbactéries tiré du lait de wallaby.

Les avis sur l'efficacité et l'équité de la protection des droits de propriété intellectuelle (DPI) sont plus partagés. Certains panélistes soulignent que, sans de protection sérieuse, les entreprises cesseront simplement d'innover. D'autres, comme Hamish McRae, se demandent si nous n'allons pas vers un monde où « le vol serait considéré comme normal ». Les pays en développement auront plus de poids et on ne peut pas savoir si, à l'avenir, il sera vraiment possible de faire respecter les droits de propriété intellectuelle. Toutefois, Karien van Gennip fait remarquer que nombre de plaintes déposées pour piratage intellectuel le sont désormais par des entreprises chinoises à l'encontre d'autres entreprises chinoises et suggère que des pressions, exercées au niveau national, pourraient finalement aboutir à faire respecter les DPI dans ce pays. ■

# Marchés financiers et croissance

## Encadrer les capitaux

- **MODÉRATEUR : JOHN THORNHILL**, RÉDACTEUR, ÉDITION EUROPÉENNE, *FINANCIAL TIMES*
- **KENNETH V. GEORGETTI**, PRÉSIDENT, CONGRÈS DU TRAVAIL DU CANADA
- **INGE KAUL**, CONSEILLÈRE SPÉCIALE, BUREAU D'ÉTUDES POUR LE DÉVELOPPEMENT, PNUD
- **HUGUETTE LABELLE**, PRÉSIDENTE, TRANSPARENCE-INTERNATIONAL
- **MARC LITZLER**, DIRECTEUR GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ, CALYON



**John Thornhill et Marc Litzler**

Les marchés financiers sont importants pour le développement mais ils doivent être encadrés par un système de surveillance et une bonne réglementation. Ces remarques liminaires de **John Thornhill** donnent le ton du débat. La volatilité de nombreux marchés boursiers dans le monde ainsi que l'intérêt croissant du public pour divers sujets allant des retraites aux pratiques frauduleuses en entreprises confèrent à la séance d'aujourd'hui une actualité particulière.

**Marc Litzler** souligne le rôle joué par les opérateurs du marché international dans la gestion des déséquilibres financiers. Ces deux dernières années, la forte progression des exportations en provenance d'Asie a contribué à contenir le niveau général des prix dans les pays de l'OCDE. Les taux d'intérêt à long terme sont à leur tour restés peu élevés en dépit de la hausse des taux à court terme. Par ailleurs, le recyclage des excédents des comptes courants asiatiques a fourni aux États-Unis des capitaux pour compenser le déséquilibre de leur épargne qui a alimenté l'important déficit des comptes courants. Ce phénomène a contribué, là aussi, à maintenir les taux d'intérêt à long terme à un niveau bas. Marc Litzler ajoute que ces déséquilibres n'ont pas aggravé davantage les difficultés économiques principalement grâce

à l'important rôle d'intermédiaire joué par les marchés financiers internationaux.

D'après lui, les marchés financiers ont toujours joué les intermédiaires dans la mesure où ils permettent la rencontre entre ceux qui disposent d'excédents de capitaux et ceux qui en ont besoin à des fins d'investissement ou autres. Mais, ce processus s'est peu à peu dégagé des marchés nationaux, essentiellement régis par des règles internes, pour s'étendre au marché mondial, ce qui signifie des produits plus sophistiqués et des dispositifs plus complexes. Cette plus grande sophistication des marchés financiers a renforcé la flexibilité du système financier, augmentant son aptitude à s'autocorriger à la suite de crises ou de perturbations imprévues.

**Huguette Labelle** admet que les marchés financiers peuvent favoriser la croissance mais insiste sur le fait que les gens ne devraient pas uniquement se soucier de la croissance en elle-même mais aussi de savoir dans quelle mesure elle est équitable et bénéficie aux habitants des pays en développement comme à ceux des pays développés. La Banque mondiale estime à environ 1 000 milliards US\$ les montants dépensés chaque année en pots-de-vin et considère que le blanchiment

d'argent porte sur des montants similaires. Huguette Labelle est d'avis que le gros de ces sommes doit transiter par le système financier et que les institutions sont donc bien placées pour contrôler ces flux financiers et empêcher qu'une corruption de cette ampleur ne devienne un obstacle à une croissance équitable.

Certains progrès ont été accomplis à ce jour par le biais de conventions conclues sous l'égide de l'OCDE, du Fonds monétaire international (FMI) et d'autres institutions dans le but de renforcer les contrôles contre la corruption et d'autoriser le déploiement d'actions au niveau international pour récupérer les transferts des fonds illégaux à l'étranger. Mais d'après elle, il serait possible de faire davantage. Le marché en lui-même ne s'autocorrige pas à cet égard et a besoin d'aide. Le problème est que « lorsque la main invisible (ndlr : du marché) fait des ravages, il est difficile de trouver les doigts pour lui taper dessus ». Une réglementation nouvelle ou plus sophistiquée est donc indispensable. Un respect spontané des lois et une plus grande responsabilisation des entreprises, tels qu'encouragés par l'OCDE, sont des avancées positives, mais en définitive, il faut une réglementation stricte et judicieuse.



Inge Kaul et Kenneth V. Georgetti

**Inge Kaul** partage l'idée selon laquelle des marchés financiers bien développés et correctement réglementés peuvent être bénéfiques pour la croissance mais souligne l'importance grandissante de la gestion des risques. La nécessité de stabiliser et d'équilibrer la mondialisation incite à rechercher des instruments de gestion des risques novateurs, dont certains sont destinés à aider les pays en développement.

Une catégorie de ces instruments, les « macrovaleurs » comme les appelle Inge Kaul, comprendrait des instruments tels que des obligations d'État indexées sur le PIB ou sur le prix des principales exportations d'un pays en développement, ou encore des valeurs garanties par des promesses d'aide extérieure. Certains gouvernements des pays de l'OCDE se regroupent afin de garantir conjointement

l'émission de titres de créances pour financer des investissements dans des activités liées au développement. Au titre de ces accords, les gouvernements participants sont tenus responsables par les marchés financiers du respect de leurs engagements souscrits en matière d'apports futurs d'aide extérieure.

De son côté, **Kenneth V. Georgetti** est moins optimiste. Il fait valoir que la performance du marché devrait être évaluée à la lumière de son impact sur l'économie dans son ensemble, notamment en raison du poids grandissant des organismes financiers. Si les marchés financiers ont contribué à stimuler les investissements, ils ont aussi été à l'origine de plusieurs « bulles » financières qui ont fini par éclater. À son avis, les marchés ne distribuent pas les capitaux au mieux, en raison surtout de la vision « court termiste » ou de la mentalité « de troupeaux » des opérateurs financiers qui se contentent de suivre les fluctuations, en hausse ou en baisse, du marché.

En outre, Kenneth V. Georgetti signale que l'usage accru des stock-options dans les rémunérations des cadres dirigeants a considérablement augmenté la part des hauts dirigeants aux bénéfices des entreprises, diminuant d'autant la part destinée aux investissements et aux salaires. L'accroissement des disparités de revenus résulte en partie des pressions exercées par les marchés pour maximiser les bénéfices à court terme et les activités de fusions et acquisitions ont aussi, trop souvent, pour but de gonfler les bénéfices au détriment des performances à long terme. Selon lui, il

est nécessaire de modifier les réglementations et la fiscalité pour favoriser l'actionnariat à long terme et promouvoir le bien-être des travailleurs. Des fonds de pensions correctement gérés peuvent, par exemple, inciter les entreprises à protéger les intérêts de leur personnel et dissuader les adeptes du court termisme.

Suite à un commentaire du public sur un nouveau code censé éliminer les pratiques frauduleuses liées aux accords sur les crédits à l'exportation, John Thornhill demande si certains secteurs des marchés financiers n'échappent pas, actuellement, à la surveillance et comment rendre le système suffisamment flexible pour faire face aux évolutions. Marc Litzler répond que la surveillance constitue déjà une obligation pour les banques dans les pays développés et que les dispositifs de lutte contre la corruption sont déjà très résistants. Kenneth V. Georgetti souligne la nécessité pour les actionnaires d'avoir un plus grand droit de regard et estime que les institutions, comme l'OCDE, ont un rôle à jouer dans l'harmonisation des réglementations.

Résumant la séance, John Thornhill rappelle que la réglementation des marchés financiers est extrêmement importante et que sa cohérence est essentielle. Reprenant une analogie de l'un de ses anciens professeurs d'escrime, il compare la réglementation à la main qui tient l'oiseau : suffisamment souple pour éviter de l'écraser ; suffisamment ferme pour l'empêcher de s'envoler. ■



Marc Litzler



Huguette Labelle

# Chine : la gouvernance au service du développement

## Une ère nouvelle ?

- **MODÉRATEUR : VIVIENNE WALT**, CORRESPONDANTE, *TIME*, ÉTATS-UNIS
- **DOMINIQUE DE BOISSESON**, PDG, CHINA INVESTMENT CO. LTD, ALCATEL
- **YING CHEN**, DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE, CONFÉDÉRATION DES ENTREPRISES CHINOISES
- **SHERI XIAOYI LIAO**, PRÉSIDENTE, VILLAGE MONDIAL DE PÉKIN, CHINE
- **JOSE DE SALES MARQUES**, PRÉSIDENT, INSTITUT DES ÉTUDES EUROPÉENNES, MACAO
- **YVES-THIBAUT DE SILGUY**, DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL EN CHARGE DES RELATIONS INTERNATIONALES ET INSTITUTIONNELLES, SUEZ



Vivienne Walt, Dominique de Boissesson, Ying Chen et Sheri Xiaoyi Liao

Ce débat ayant pour toile de fond la civilisation chinoise plusieurs fois millénaire, brosser un tableau précis de l'avenir s'annonce difficile. Alors que les intervenants européens s'intéressent aux statistiques économiques, les intervenants chinois préfèrent traiter les questions philosophiques plus abstraites, mais capitales, qui les attendent.

Les données économiques indiquent des prouesses de croissance et de production, mais ne permettent pas d'évaluer pleinement les problèmes de gouvernance rencontrés par la réussite économique peut-être la plus spectaculaire de ce XXI<sup>e</sup> siècle.

Selon **Dominique de Boissesson**, les entreprises européennes en Chine sont les moteurs de l'essor des relations commerciales entre l'UE et la Chine. En 2004, l'UE est devenue le principal partenaire commercial de la Chine et celle-ci, le deuxième partenaire de l'UE.

En décembre 2005, la Chine est entrée dans la cinquième et dernière année

de mise en application de ses engagements envers l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Dominique de Boissesson fait observer que si l'on s'intéresse, au-delà de ces engagements, aux questions pratiques, le remplacement des barrières commerciales par des barrières plus subtiles reste un sujet

de préoccupation. Il cite les efforts de la Chine elle-même pour renforcer la protection des droits de propriété intellectuelle et le fait que les sociétés chinoises prennent conscience des dangers et menaces de la contrefaçon abusive, même si elle vient de concurrents chinois.



Yves-Thibault de Silguy

**Ying Chen** semble convaincue que le gouvernement va dans la bonne direction. Elle souligne que toutes les nations poursuivent l'objectif de construire une société juste, stable et harmonieuse selon leur propre modèle. La culture chinoise a élaboré un certain nombre de principes sur l'équilibre, dont quelques-uns sont bien connus. Ces trois dernières décennies, la Chine a progressé à pas de géant, mais il lui faut aujourd'hui trouver un nouveau point d'équilibre.

La Chine a choisi le socialisme comme système fondamental, et l'un de ses grands idéaux est qu'aucun habitant ne vive dans la pauvreté. Le Gouvernement chinois s'attache à construire une société harmonieuse et, en même temps, à répondre aux nouveaux impératifs de réforme et de développement. Selon Ying Chen, ce type de société assure démocratie et primauté du droit, équité et justice, respect des lois et fraternité, dynamisme et énergie, stabilité et ordre ainsi qu'une coexistence harmonieuse entre l'homme et la nature. Dans le dernier plan quinquennal, figure par exemple une réduction de 20 % de la consommation d'énergie.

**Sheri Xiaoyi Liao** se montre plus critique au sujet des défis à relever. Sept des dix villes du monde les plus polluées se trouvent en Chine ; et la Chine est le deuxième plus grand émetteur de CO<sub>2</sub> derrière les États-Unis. Le gouvernement chinois veut mettre en place un « partenariat vert » entre les autorités publiques, les entreprises et les ONG. L'objectif est « l'harmonie entre les habitants, la société et la nature », mesurée par un indicateur de « PIB vert ». L'enjeu est considérable étant donné que 20 % de la population mondiale vit en Chine. Autrement dit, le choix de la Chine sera déterminant pour l'avenir de l'humanité.

**Yves-Thibault de Silguy** met en relief le rôle de son entreprise qui assure l'approvisionnement en eau de 11 millions de Chinois. La stratégie consiste à établir des partenariats avec les grandes villes et les principales collectivités. À cet égard, l'un des partenariats de Suez les plus fructueux dure depuis 20 ans et reste une référence pour ce type de méthode.

La Chine est, selon lui, une sorte de banc d'essai pour les principes de développement durable et de gouvernance. Actuellement, l'accès à l'alimentation en eau et en énergie reste insuffisant et la pollution atmosphérique dans les villes est très élevée. Cependant, le pays a pris conscience de la nécessité d'aborder ces problèmes et le gouvernement s'est fixé des cibles strictes et ambitieuses afin d'améliorer la situation pour 2010. À cet égard, les entreprises étrangères, comme Suez, apportent beaucoup plus que des investissements aux pays comme la Chine, elles leur apportent le savoir-faire qui peut les aider à atteindre ces cibles.

**José de Sales Marques**, ancien maire de Macao, rappelle que, depuis 27 ans, la Chine a crû à un taux annuel moyen de 9,5 %. Le pays est aujourd'hui confronté à de nombreuses mutations. L'un des principaux défis est la nécessité d'absorber chaque année 25 millions de chercheurs d'emploi pour stabiliser le taux d'emploi. La mise en œuvre effective de la législation, souvent mal comprise, notamment par les autorités locales, est un autre défi. De plus, la multiplicité des règles imposées par les différentes autorités publiques a entraîné de graves difficultés.

José de Sales Marques estime que l'unification du marché intérieur devrait être l'un des objectifs prioritaires et fait observer que, si la croissance de la Chine et son avènement comme puissance économique sont assurément un défi pour le monde entier, ils le sont aussi pour les Chinois eux-mêmes. En conclusion, les Chinois ont besoin d'aide pour s'attaquer à ces problèmes.

Dans la salle, les participants expriment une série de préoccupations, dont la crainte que le fossé ne se creuse dans la société chinoise entre gagnants et perdants. Un journaliste s'informe de l'évolution des mentalités en Chine et l'ancien maire de Macao lui confirme que c'est dans l'attitude des responsables politiques que l'on observe les principaux changements, car ils essaient de rester en phase avec l'évolution rapide de la société : « ils doivent faire preuve de souplesse, comme des surfers, pour rester au sommet de la vague ». Un responsable kényan, présent dans la salle, rend hommage à la générosité et à la pertinence de l'aide de la Chine au développement, notamment pour les projets d'infrastructure, et il met son efficacité en contraste avec ce qu'il appelle les offres d'aide moins attrayantes des pays de l'OCDE. ■



**Sheri Xiaoyi Liao**



# Sagesse et gouvernance

## La sagesse est-elle rentable ?

- **MODÉRATEUR : FRANCIS MATHIEU**, PRÉSIDENT DU CLUB E-REFLEXION, FRANCE
- **CHRISTIAN DE BOISREDON**, FONDATEUR, REPORTERS D'ESPOIRS, FRANCE
- **MARC ODENDALL**, COFONDATEUR, SAINT-HONORÉ MICRO-FINANCE, FRANCE
- **SAMUEL ROUVILLOIS**, PHILOSOPHE, CLUB E-REFLEXION, FRANCE

Affecter 1 % ou 2 % de vos actifs au microcrédit constitue un bon investissement, suggère **Marc Odendall** qui sait de quoi il parle ! Cofondateur de Crédit Suisse First Boston France, puis Directeur général de Merrill Lynch Capital Markets France avant de rejoindre la Deutsche Morgan Grenfell France, Marc Odendall est actuellement administrateur de plusieurs organisations humanitaires. Le débat intitulé « Sagesse et gouvernance » et organisé par le Club e-reflexion est axé sur le thème du microcrédit.

Marc Odendall estime que nul ne peut trouver sa place au cœur de l'économie si la culture prédominante est celle de la dépendance. Saint-Honoré Micro-Finance est une « caisse de fonds » qui investit dans 15 à 20 portefeuilles (ayant, eux-mêmes, des intérêts dans 200 à 300 banques de microcrédit), et qui permet à une relation donneur-bénéficiaire de se muer en relation entre deux partenaires commerciaux, le prêteur et l'emprunteur. Marc Odendall met en garde en disant que « le microcrédit n'est certes pas la poule aux œufs d'or », tout en ajoutant que « son rendement est loin d'être négligeable ; il contribue au développement et permet la poursuite des opérations de crédit ». Il réaffirme également que le mécanisme est fiable :



dans 98 % des cas, les emprunts sont effectivement remboursés.

**Christian de Boisredon** convient également que le microcrédit présente de nombreux avantages, et déplore que le grand public soit mal informé sur ce type d'initiative. Bien que « le microcrédit existe depuis une trentaine d'années », s'étonne-t-il, « dans sa grande majorité, le public n'en a entendu parler que tout récemment ». Le microcrédit n'est pas le seul aspect oublié par les médias. Combien d'entre nous avons entendu parler du Docteur V., en Inde, qui est parvenu à ramener le coût du traitement d'une cataracte de 350 US\$ à 5 US\$ grâce à une rationalisation industrielle intelligente ? Et que dire de la spiruline, algue monocellulaire aux qualités nutritives exceptionnelles, que certains pays en développement ont commencé à cultiver ? Christian de Boisredon pose alors la question : « Pourquoi nos tout puissants médias n'ont-ils pas repéré et rapporté ces initiatives positives ? » La raison d'être de Reporters d'espoirs est de compenser cette lacune en mettant en exergue ces initiatives et en encourageant les médias à faire de même.

**Samuel Rouvillois** s'efforce de « dépeindre ces initiatives, qui stimulent le sens des responsabilités et favorisent les relations de solidarité, au vu de ce qui se passe dans le monde des affaires ». Notre société est en train de se remettre fondamentalement en question du fait de « la dépression née du besoin de consommer », selon les propos

termes de Samuel Rouvillois. La mondialisation est freinée par son incapacité à fonctionner si ce n'est en créant des besoins. En soi, ces initiatives positives ne sont pas suffisantes pour inverser le courant : il faut, pour cela, un changement d'attitude radical à leur égard. Nous pourrions nous contenter de vouloir « les intégrer dans notre modèle social qui est de plus en plus axé sur l'argent et de moins en moins sur l'humain », mais nous nous exposerions alors à une sursimplification et aboutirions à une approche « néocolonialiste ». Selon lui, « il nous faut un regard neuf pour comprendre le raisonnement qui se cache derrière ».

« Ce qui caractérise ces stratégies positives, c'est qu'elles favorisent la dignité, la solidarité et l'existence de réseaux véritablement humains. Notre modèle social repose plus sur la pensée rationnelle que sur l'humain, mais rationalité ne rime pas toujours avec sagesse. En matière de gouvernance, la clé de la sagesse est la vulnérabilité. Aujourd'hui, nous voulons supprimer la vulnérabilité et maîtriser tous les risques. Un individu n'a d'autre choix que de s'adapter aux structures qui lui sont imposées, faute de quoi il demeure marginal. Toutefois, la créativité naît de la faiblesse et des difficultés. C'est seulement en tenant compte de cette réalité que nous encourageons vraiment la créativité et, partant, la responsabilité et l'épanouissement individuels », ajoute Samuel Rouvillois. En fin de compte, cette sagesse est peut-être la seule forme d'investissement véritablement durable. ■

# Programme de Doha pour le développement

## Redoubler d'efforts

- **MODÉRATEUR : LIZ ALDERMAN**, RÉDACTRICE EN CHEF ÉCONOMIE ET FINANCE, *INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE*
- **INGRID ANTONIJEVIC**, MINISTRE DE L'ÉCONOMIE, DU DÉVELOPPEMENT ET DE LA RECONSTRUCTION, CHILI
- **PHIL GOFF**, MINISTRE DU COMMERCE, NOUVELLE ZÉLANDE
- **JENNIFER A. HILLMAN**, COMMISSAIRE, COMMISSION DU COMMERCE INTERNATIONAL DES ÉTATS-UNIS
- **MUKHISA KITUYI**, MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE, KENYA
- **PASCAL LAMY**, DIRECTEUR GÉNÉRAL, ORGANISATION MONDIALE DU COMMERCE
- **PAULA LEHTOMÄKI**, MINISTRE DU COMMERCE EXTÉRIEUR ET DU DÉVELOPPEMENT, FINLANDE
- **NÉSTOR STANCANELLI**, SECRÉTAIRE ADJOINT, NÉGOCIATIONS ÉCONOMIQUES INTERNATIONALES, ARGENTINE
- **MARK VAILE**, VICE PREMIER MINISTRE, MINISTRE DU COMMERCE, AUSTRALIE

Ce panel de haut niveau a examiné les moyens d'avancer pour parvenir à achever les négociations commerciales de Doha d'ici la fin de 2006, comme prévu.

**Liz Alderman** ouvre le débat par une question : est-il possible de sauver le Programme de Doha pour le développement (PDD) ? Tout le monde s'accorde sur le fait que les enjeux sont énormes mais il faut aussi être réaliste : les objectifs du PDD ne sont-ils pas trop ambitieux ? Elle se demande si les principes de « l'engagement unique » ne sont peut-être pas trop risqués dans la mesure où, par cette méthode du tout ou rien, l'absence de progrès dans l'agriculture, par exemple,



empêche de progresser également dans les autres domaines des échanges.

« Pourquoi les négociations s'avèrent-elles si difficiles ? », demande **Pascal Lamy**. « Certains pensent que c'est dû à l'absence d'intérêts commerciaux en jeu : d'autres remettent en cause le rôle des médias, ou condamnent le principe de l'engagement unique, ou encore incriminent le fait que les ONG ne l'aiment pas. » Pascal Lamy insiste toutefois sur le fait que les négociations sont difficiles pour d'autres raisons : « elles sont très ambitieuses ... elles donneront des résultats plus profonds, plus vastes et plus justes » déclare-t-il en annonçant les points de son allocution qu'il va développer.

Les résultats seront plus profonds en raison des réductions effectives des droits de douane mondiaux et des subventions tant dans l'industrie manufacturière que dans l'agriculture – réduction des droits de douane de 60 % à 70 % – les subventions étant, quant à elles, réduites de moitié par rapport à leur niveau actuel. Les résultats seront aussi plus vastes parce que le PDD porte sur des sujets nouveaux et que les négociations permettront des avancées dans des domaines tels que la facilitation des échanges et les subventions aux pêcheries, qui ont tous deux d'énormes répercussions sur les échanges. Enfin, le succès des

négociations de Doha débouchera aussi sur une situation plus juste parce que de nouveaux rapports s'établiront entre pays développés et pays en développement, menant à plus de flexibilité. Pascal Lamy est aussi favorable au programme « Aide pour le commerce » qu'il considère comme un moyen essentiel d'aller de l'avant. Chacun de ces points pris isolément peut être considéré comme ambitieux et les trois mis bout à bout soulèveront d'énormes difficultés politiques. Mais Pascal Lamy affirme que c'est faisable.

Les membres du panel conviennent que relancer les négociations de Doha nécessitera un effort majeur et délibéré des négociateurs pour faire de l'agriculture mondiale une source de profits pour le monde en développement. Les observations de **Néstor Stancanelli** portent moins sur les gains théoriques qui pourraient résulter du succès du cycle de négociations, trop souvent énumérés au cours de telles discussions, que sur le rétablissement de gains disparus. Il fait remarquer que, dans les années 70, les importations nettes de produits agricoles de la zone OCDE représentaient plus de 15 % du commerce total, alors qu'elles n'en représentaient qu'un peu plus de 4 % en 2004. Si les importations de la zone OCDE ne faisaient que retrouver leur niveau de 1970, cela suffirait à avoir une énorme influence

bénéfique pour les pays en développement. Cependant, il s'agit d'une question de politique, « le protectionnisme et les subventions sont responsables », mais il n'a pas l'impression que certains grands partenaires commerciaux se fassent les champions de l'ajustement structurel.

**Mark Vaile** parle lui aussi franchement. Certes, les négociations de Doha sont en danger, mais il reste possible de les sauver. « Les échanges agricoles ont 50 ans de retard sur l'agenda des négociations et il n'y a plus aucune raison de différencier l'agriculture des biens et des services ». Le ministre ajoute ensuite : « Les ministres du Commerce sont les plus grands optimistes que je connaisse et la confiance que nous avons actuellement dans le succès des négociations tient au fait même que nous sommes toujours en train de négocier ». En tant que ministre, Mark Vaile estime que les négociations doivent aboutir cette année, étant donné l'évolution actuelle de la politique et du protectionnisme. « D'après mon expérience », insiste-t-il, « l'OMC ne prend des décisions que lorsqu'elle est vraiment sous pression. Il faut donc maintenir le couvercle sur la cocotte minute et laisser à feu vif au cours des prochains mois ». Pour amorcer et susciter l'engagement requis, tous les protagonistes doivent se rappeler de l'enjeu : un gonflement de 300 milliards US\$ du PIB mondial. Ces profits iront plutôt aux pays en développement, mais, en cas d'échec des négociations, ce sont tous les pays qui en souffriront. En même temps, chaque pays doit mesurer la nécessité de faire des concessions, ce qui signifie un

plus grand accès au marché pour les pays développés aussi. Mark Vaile salue le rôle de pionnière joué par l'Inde en faisant des concessions dans le domaine des services.

**Ingrid Antonijevic** répond au point de vue selon lequel les bénéfices que les pays en développement tireront du succès des négociations de Doha, quoique inférieurs en termes de dollars, feront faire un énorme bond en avant aux sociétés les plus pauvres. Elle persiste à croire que le système commercial international actuel favorise excessivement les pays riches. Les exportations des pays en développement continuent d'être entravées par d'énormes obstacles préventifs qui font barrière aux avantages comparatifs fréquemment avancés comme étant détenus par les pays en développement dans l'agriculture, par exemple. Dans un accord commercial, fait-elle remarquer, la répartition des charges ne doit pas être la même, en ce sens que les pays qui dressent les obstacles les plus élevés doivent être ceux qui font le plus de concessions. Tout en jugeant nécessaire de revoir le système, Ingrid Antonijevic défend l'OMC qui, en tant qu'institution, reste sans égale pour ce qui est de promouvoir un commerce équitable, grâce à son système de vote qui confère une seule voix à chaque pays.

**Mukhisa Kituyi** craint que ce que l'on dénomme actuellement le cycle de négociations de Doha ne se soit éloigné de ses objectifs initiaux et il demande que les buts de ces négociations soient redéfinis. « Nous aurons accompli de grands progrès en fin de parcours par rapport à 2001 ;

mais comparativement aux espoirs initialement placés dans ces négociations, on peut difficilement parler d'un grand succès. » À son avis, il n'est plus question de développement dans les négociations. On ne peut progresser dans ce domaine que si des mesures réelles et concrètes sont prises dans les pays de l'OCDE pour faire plus de concessions dans le domaine de l'agriculture. Mukhisa Kituyi s'inquiète aussi du phénomène d'éviction de l'investissement et cite le cas de la « désindustrialisation » du Kenya, qui a remplacé ses usines par des entrepôts remplis de marchandises importées. Il tient néanmoins à ce que l'on respecte les délais fixés pour les négociations. Pour lui, respecter les délais de négociations commerciales est aussi important, car ne pas le faire équivaut à repousser continuellement l'examen de questions que certains pays en développement jugent importantes.

Même si les négociations aboutissent en décembre, tous les protagonistes doivent se rendre compte qu'il y aura nécessairement des gagnants et des perdants. Ainsi, **Jennifer A. Hillman** est-elle d'avis de mettre en place des mécanismes chargés de veiller aux intérêts des pays qui risquent d'y perdre, comme le Bangladesh, pour lequel les négociations risquent de se solder par une contraction des secteurs agricole et industriel. Il faudra toutefois s'assurer que la liste de ces pays reste courte et que le montant de l'aide qui leur sera accordée soit accru. Elle reconnaît qu'il faut se montrer très ambitieux dans ces négociations, attendu que plus les marchés agricoles



Phil Goff et Jennifer A. Hillman



Pascal Lamy et Ingrid Antonijevic



Paula Lehtomäki et Néstor Stancanelli

seront libéralisés, plus les pays en développement en tireront avantage. Une libéralisation complète se traduirait par un accroissement de leurs profits de 90 milliards US\$ sur un total de 300 milliards US\$, alors qu'un scénario moins ambitieux limiterait leur part à 17 milliards US\$ sur un total de 100 milliards.

Pour Jennifer A. Hillman, il faut aussi centrer davantage d'efforts sur la facilitation des échanges. Les échanges intrarégionaux, en particulier, demandent à être améliorés, « mais ils ne progressent pas en Afrique ni en Amérique latine ». Les produits qui arrivent à Hambourg peuvent être acheminés à Berlin en un jour, mais la lourdeur des procédures douanières dans certains pays africains, par exemple,

fait que la même livraison pourrait y prendre des mois.

**Phil Goff** rappelle au panel que la libéralisation des échanges n'est pas une panacée. De bons résultats dépendent aussi de la façon dont les pouvoirs publics gèrent l'ajustement structurel, maintiennent la cohésion sociale et soutiennent les collectivités et les particuliers qui peuvent s'en trouver lésés. Ce n'est pas toujours facile à faire, mais il rappelle que les avantages d'une bonne gestion d'une réforme nationale ont été payants pour la Nouvelle-Zélande sur le long terme – même si, à l'époque, cela lui a coûté son poste de ministre. « Au début des années 80, nous étions devenus un des pays les plus fortement réglementés, subventionnés et protégés au monde, tout cela ayant



Mukhisa Kituyi

simplement pour effet de contribuer à notre déclin économique et social. À la fin des années 80, nous étions devenus l'une des économies de marché les plus ouvertes », a-t-il ajouté. « Nous savons que l'ouverture des marchés, lorsqu'elle se fait correctement, est positive pour les pays. Les pays pris individuellement ont tiré parti d'une économie de marché ouverte. La Chine et de nombreuses économies d'Europe orientale en offrent de parfaits exemples ». Pour obtenir des résultats positifs lors du prochain cycle de négociations, il faut, à son avis, que les pays ne perdent pas de vue les raisons fondamentales pour lesquelles ils négocient. « Notre objectif est d'offrir aux producteurs des pays développés comme des pays en développement de nouvelles possibilités d'exportation qui améliorent leur prospérité et profitent au consommateur ».

**Paula Lehtomäki** défend le droit de chaque pays à conserver une production agricole nationale et insiste sur le fait que, ayant récemment procédé à une réforme importante de sa politique agricole commune, l'UE semble manquer d'enthousiasme à l'idée de promouvoir une nouvelle réforme dans le cadre des négociations de Doha. Quoi qu'il en soit, Paula Lehtomäki met en garde contre les graves conséquences de l'impossibilité de parvenir à un accord dans le cadre de ces négociations et recommande que chacun se regarde dans un miroir et n'exige pas plus que ce qu'il est prêt à donner. Pour terminer, elle souligne le ferme appui que le gouvernement de son pays apporte à l'initiative Aide pour le commerce. ■



Néstor Stancanelli et Mark Vaile

# Intégration régionale et développement au Moyen-Orient

## Faciliter les réformes

- **MODÉRATEUR : GÜVEN SAK**, DIRECTEUR, INSTITUT DE RECHERCHE SUR LES POLITIQUES ÉCONOMIQUES, TURQUIE
- **RAINER GEIGER**, DIRECTEUR ADJOINT DES AFFAIRES FINANCIÈRES ET DES ENTREPRISES, OCDE
- **BASSMA KODMANI**, DIRECTRICE, ARAB REFORM INITIATIVE
- **JOHANNES F. LINN**, DIRECTEUR EXÉCUTIF, INITIATIVE WOLFENSOHN, INSTITUT BROOKINGS, ÉTATS-UNIS
- **YASUHISA SHIOZAKI**, VICE-MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, JAPON
- **EL SAYED TORKY**, CONSEILLER EN RELATIONS INTERNATIONALES, MINISTÈRE DE L'INVESTISSEMENT, ÉGYPTÉ

**Y**asuhisa Shiozaki ouvre les débats par une vue d'ensemble de l'approche générale adoptée dans le cadre d'une initiative menée conjointement par l'OCDE et les pays de la région Moyen-Orient et Afrique du Nord (MENA) afin de promouvoir son intégration et son développement, un programme que soutient résolument le gouvernement japonais. Yasuhisa Shiozaki souligne que les deux piliers de cette initiative consistent à encourager l'investissement et à améliorer la gouvernance publique.

L'investissement joue un rôle clé non seulement en stimulant l'activité économique, mais aussi en permettant le transfert de nouvelles technologies et compétences vers le pays de destination. Néanmoins, compte tenu de la prudence des investisseurs privés, une économie ne peut attirer des capitaux étrangers que si elle offre des conditions adéquates de sécurité juridique, de stabilité politique et de concurrence loyale, ainsi que des ressources humaines satisfaisantes.



À cet égard, il est essentiel de parvenir à améliorer la gouvernance publique.

**Rainer Geiger** fournit ensuite de plus amples informations sur l'initiative MENA/OCDE, en faisant observer que ce projet vise à faire coïncider capitaux disponibles et possibilités d'investissement, à développer les infrastructures de la région, et à mobiliser l'investissement direct étranger (IDE). Une initiative parallèle pour une « bonne gouvernance à l'appui du développement » a pour but l'amélioration de la gouvernance publique, qui constitue un des préalables essentiels à l'instauration d'un climat favorable à l'investissement. Rainer Geiger souligne la nécessité de garantir au niveau national la transparence et la prévisibilité des politiques, des lois, des règlements, des pratiques administratives et des statistiques ayant une incidence sur les investissements étrangers et nationaux. Il a été établi que l'investissement du secteur privé constituait une des clés du dynamisme économique recherché par de nombreux pays de la région MENA. Compte tenu de la croissance démographique des pays considérés, il est probable que 80 millions à 100 millions de nouveaux emplois seront nécessaires d'ici à 2020. Or, leur création passe par une expansion économique nettement plus forte que celle d'aujourd'hui.

**El Sayed Torky** estime que les marges de croissance de l'IDE dans la région sont non négligeables. Il déclare que le potentiel

de la région en tant que pôle d'attraction de l'IDE est sous-exploité, en partie du fait d'un manque de coopération et de coordination dans la zone. Les investisseurs étrangers ont maintenant été invités à s'impliquer en tant que conseillers dans le processus de développement, ce qui devrait également susciter une plus grande confiance à l'égard des réformes. « Pour trouver une solution, il faut d'abord reconnaître qu'il existe un problème », indique El Sayed Torky. Il est nécessaire de modifier l'attitude des hauts responsables et des bureaucrates locaux vis-à-vis du commerce extérieur et de l'investissement étranger, afin de créer un environnement plus accueillant. L'Égypte a organisé des ateliers, dont certains en collaboration avec



Güven Sak



Yasuhisa Shiozaki

l'OCDE, pour cerner et ébaucher les réformes nécessaires. On espère que ce processus sera élargi à d'autres pays de la région MENA en temps voulu.

**Güven Sak** fait observer que le principal problème du Moyen-Orient n'est pas la question des ressources, mais un manque d'organisation et d'efficacité institutionnelle. Dans ces circonstances, il serait peut-être préférable de mettre l'accent sur des initiatives locales plus modestes, au lieu d'essayer de régler de grands problèmes. De ce point de vue, il met en avant les tentatives de l'Union des chambres de commerce et d'industrie turques (TOBB-BIS) de promouvoir l'utilisation de « parcs d'affaires en tant que centres d'excellence » dans la région, en vue de contourner les obstacles politiques, notamment dans les territoires palestiniens, et de jeter les bases d'un développement économique plus rapide.

Güven Sak rappelle que l'édition 2006 du Forum s'intitule « *Équilibrer la mondialisation* » et souligne que le Moyen-Orient est une zone qui a désespérément besoin d'équilibre. Il indique que la réalisation de cet objectif passe par le développement des institutions, mais que cela prend du temps. Or, pour les habitants du Moyen-Orient, souligne-t-il, « le temps est compté ».

**Bassma Kodmani** convient alors que l'approche consistant à rechercher des solutions locales spécifiquement adaptées aux problèmes locaux peut être utile, et reconnaît que le dialogue engagé en la matière est prometteur et qu'il peut contribuer à permettre de sortir de

l'impasse politique dans laquelle se trouvent Israël et l'Autorité palestinienne. Les barrières politiques font obstacle aux réformes économiques dans la région, insiste Bassma Kodmani. En fait, indique-t-elle, les réformes économiques passent par des réformes politiques, et la question est de savoir comment aborder ces réformes politiques afin de lever les obstacles au développement, et quelle est l'ampleur des progrès accomplis à ce jour dans les pays de la région MENA.

**Johannes F. Linn** s'appuie sur l'expérience d'autres régions du monde pour présenter un certain nombre d'observations sur le processus d'intégration régionale, un phénomène qui s'ancre lentement dans la région MENA. Les bénéfices de l'intégration peuvent être considérables, mais le processus est plus complexe qu'une simple réforme des politiques commerciales. Il tient souvent de manière plus cruciale au renforcement des systèmes de transport, à la réduction des coûts de transport, à l'amélioration du climat des affaires, ainsi qu'au renforcement de l'efficacité de l'administration et de la bonne gouvernance dans les pays considérés.

Au niveau politique, il semble peu probable que l'intégration progresse rapidement dans la région MENA, estime Johannes F. Linn. Bien qu'il existe de nombreuses institutions régionales, elles tendent à être relativement inefficaces, les pays membres faisant généralement passer les intérêts nationaux avant les considérations régionales. Néanmoins, il pourrait être utile de réduire les obstacles aux échanges et à l'investissement et d'assurer des conditions de sécurité satisfaisantes. Une participation



Bassma Kodmani

plus large à des institutions telles que l'Organisation mondiale du commerce (OMC) et un resserrement des liens avec l'Union européenne (UE) iraient également dans le bon sens.

De nombreuses questions sont ensuite posées par l'auditoire. Un participant demande comment l'adhésion de la Turquie à l'UE pourrait contribuer à l'intégration régionale. Johannes F. Linn répond qu'elle peut favoriser le changement en offrant un exemple frappant des bénéfices potentiels de l'intégration. Un autre participant sollicite des suggestions concernant l'approche à adopter face aux problèmes causés par la concentration des pouvoirs politiques et économiques dans les pays dotés d'abondantes ressources naturelles, ceux-ci semblant également pâtir d'une mauvaise gestion des affaires publiques. Johannes F. Linn relève que, de fait, les pays riches en ressources naturelles se caractérisent plus fréquemment que les autres par un bilan négatif en termes de bonne gouvernance. ■



El Sayed Torky et Rainer Geiger

## AVEC LE SOUTIEN DE



## DONATEURS



## PARTENAIRES



Burson•Marsteller



INSTITUT  
MONTAIGNE



## PARTENAIRES MÉDIAS



Pour plus d'information sur le Forum 2006, visitez notre site Internet :

[www.oecd.org/forum2006](http://www.oecd.org/forum2006)

ou vous pouvez contacter :

Tél. : +33 (0)1 45 24 80 25 Fax : +33 (0)1 44 30 63 46

[oecd.forum@oecd.org](mailto:oecd.forum@oecd.org)

Recevez notre bulletin mensuel en vous inscrivant à OECDdirect : [www.oecd.org/ocddirect](http://www.oecd.org/ocddirect)